

## LIVRE DEUXIÈME

DEPUIS LA PROMOTION DE MONTFORT  
AU SACERDOCE JUSQU'À SA SORTIE DE L'HOPITAL  
DE POITIERS

(1700-1704)

### CHAPITRE PREMIER.

IL ENTRE DANS LA COMMUNAUTÉ DE SAINT-CLÉMENT A NANTES. — IL VA PRÊCHER ET CATÉCHISER DANS QUELQUES PAROISSES. — VOYAGE A FONTEVRAULT, POUR LA PRISE D'HABIT DE SA SŒUR. — M<sup>me</sup> DE MONTESPAN. — IL SE REND A POITIERS. — LES PAUVRES DE L'HOPITAL GÉNÉRAL LE DEMANDENT POUR AUMONIER. — DIFFÉRENTES LETTRES A CE SUJET.

Montfort était prêtre, mais il savait bien qu'il n'était pas prêtre pour lui seul. Ministre de Jésus-Christ, il lui semblait qu'elles étaient dites aussi pour lui ces paroles que le Sauveur des hommes adressait à ses premiers apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations, prêchez toutes les vérités. » Déclarer une guerre acharnée au péché, au monde et à l'enfer ; lutter avec ardeur contre les mauvaises passions qui éclataient partout sans frein et sans mesure ; ranimer dans les âmes la foi affaiblie avec l'amour de la vertu ; rassembler les chré-

tiens sous l'étendard de la croix, à laquelle on tournait le dos, pour courir après la volupté et les plaisirs du siècle ; prêcher la vraie doctrine de l'Eglise défigurée par des erreurs funestes ; attacher les peuples à la Chaire de Pierre, et les disposer à entendre avec respect et amour la parole infailible du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre ; étendre aussi loin que possible le règne de son divin Maître et la connaissance de sa religion sainte : tel était le désir ardent de ce nouveau prédicateur de l'Evangile, telle était son unique ambition.

Dévoré du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, il songea tout d'abord à aller évangéliser le Nouveau-Monde. Il disait quelquefois aux ecclésiastiques qui demeuraient avec lui : « Que faisons-nous ici, mes chers amis ? pourquoi sommes-nous des ouvriers inutiles, pendant qu'il y a tant d'âmes qui périssent au Japon et aux Indes, faute de prédicateurs et de catéchistes pour les instruire des vérités nécessaires au salut ? » Le feu de la charité brûlait son cœur d'apôtre, et il eût voulu, au péril de sa vie, allumer cette flamme divine dans toutes les âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ. Les Sulpiciens désiraient conserver dans leur Communauté ce prêtre si plein de talent et de vertu. Lui-même aussi n'était pas sans comprendre que bien des motifs louables devaient le retenir dans une Compagnie qui lui avait fait tant de bien, et pour laquelle il avait la plus haute estime ; mais une voix plus forte l'appelait à embrasser une autre carrière que celle de l'enseignement. Ayant appris que M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, devait faire partir plusieurs ecclésiastiques pour aller au séminaire de Montréal que dirigeaient les prêtres de sa Communauté, il s'offrit pour les accompagner au Canada, afin d'annoncer l'Evangile aux infidèles de ces contrées. Mais le sage su-

périeur, persuadé que Dieu le voulait ailleurs, n'accepta point sa proposition ; son directeur, M. Léchassier, s'opposa également à ce lointain voyage, dans la crainte, peut-être un peu exagérée, qu'emporté par son zèle il ne se perdît dans les vastes forêts d'Amérique, en y courant chercher les sauvages. Dieu le réservait pour la France, où il était appelé à opérer de si grandes merveilles. Mais, ô desseins admirables de la Providence ! la famille religieuse qu'il devait laisser après lui était destinée à le remplacer au Canada, 183 ans plus tard, avec des circonstances vraiment étonnantes.

Dieu s'est servi des Sulpiciens, en 1700, pour retenir en France le Bienheureux de Montfort, qui désirait ardemment aller répandre sur le sol canadien la semence de la parole évangélique ; Dieu s'est servi encore des Sulpiciens, en 1883, pour conduire au Canada les enfants de Montfort. M. Rousselot, prêtre de Saint-Sulpice, et curé de Notre-Dame de Montréal, né à Cholet, près Saint-Laurent-sur-Sèvre, connaissait parfaitement les Communautés fondées par le Serviteur de Dieu. Il a cru ne pouvoir mieux faire que de s'adresser à elles pour leur confier une œuvre importante dont il s'occupait activement, de concert avec de pieux et généreux chrétiens de la ville, où il exerçait le plus consolant et le plus fructueux ministère. Il s'agissait d'établir deux grands orphelinats agricoles, l'un de jeunes gens, l'autre de jeunes filles. De vastes terrains ont été achetés pour cela. Des constructions ont été faites rapidement pour recevoir des Pères de la Compagnie de Marie, des Frères coadjuteurs et des Sœurs de la Sagesse, avec quelques orphelins. Déjà l'œuvre a commencé à fonctionner, en 1883. Elle ira se développant toujours davantage, sous le souffle vivifiant de la divine Providence, nous en avons le doux espoir ; et, dans peu

d'années, à la place de ces forêts qui tombent sous le tranchant de la hache, et sur ce sol que l'on cultive pour la première fois, on verra s'élever une église, des Communautés florissantes, des maisons nombreuses, formant une paroisse sincèrement catholique, qui portera le nom de Notre-Dame-de-Montfort. C'est Mgr l'évêque de Montréal lui-même qui a désigné ce nom.

Voilà donc le nom de Montfort donné à une petite portion de cette terre immense du Canada, qu'il aurait voulu évangéliser ; voilà donc sa famille religieuse réalisant les projets de zèle qu'il avait conçus, dès les premiers jours de son sacerdoce !

Pendant qu'il songeait à cette mission lointaine, arriva à Paris un saint prêtre de Nantes, nommé M. Lévêque. Il s'adonnait lui-même, depuis longtemps, avec le plus grand zèle, aux missions et à tous les genres de bonnes œuvres. Il s'était associé plusieurs ecclésiastiques, et en avait formé la Communauté de Saint-Clément. Ayant fait connaissance avec Montfort, il songea à s'attacher ce jeune prêtre, dont il entendait célébrer le zèle, le talent et toutes les vertus. Il y réussit avec d'autant plus de facilité que celui-ci se réjouissait de faire, sous un tel maître, l'apprentissage de la vie apostolique, et que la décision de son directeur était conforme à ses désirs.

M. Lévêque et Montfort partirent ensemble de Paris, dans le cours de septembre, et arrivèrent à Nantes au bout de peu de jours. S'étant embarqués à Orléans, pour descendre la Loire, ils trouvèrent sur le bateau trois libertins qui se permettaient des blasphèmes et des paroles déshonnêtes.

Le nouveau missionnaire avait trop de zèle pour le souffrir. Il chercha à leur imposer silence ; mais ce fut en vain. Voyant que ses exhortations étaient inutiles, il leur annonça, d'un ton prophétique, qu'ils seraient

châtiés de leur faute. En effet, quelques jours après, deux de ces débauchés tirèrent l'épée dans une querelle, et se blessèrent mutuellement ; le troisième faillit mourir des suites de son intempérance.

Les deux pieux voyageurs se séparèrent probablement à Saumur. Tandis que M. Lévêque se dirigeait vers Nantes, son jeune compagnon faisait un pèlerinage à Notre-Dame des Ardilliers, qu'il aima à visiter dans la suite, puis il se rendit à l'abbaye de Fontevault pour y voir une de ses sœurs qui se disposait à embrasser l'état religieux. On peut croire que c'est dans cette circonstance que se passa le fait suivant, rapporté par M. Picot de Clorivière, second historien du Bienheureux de Montfort, et relaté dans de précieux mémoires laissés par le R. P. Besnard, supérieur général des Communautés de Saint-Laurent-sur-Sèvre, avant la Révolution.

Montfort s'étant présenté à la porte de l'abbaye de Fontevault, sans dire qui il était, demanda à la Sœur portière *la charité pour l'amour de Dieu*. La Sœur, étonnée, voulut savoir quel était ce prêtre étranger ; mais celui-ci se contenta de répondre par ces mots : *la charité pour l'amour de Dieu*. Avertie de ce qui se passait, l'abbesse vint elle-même à la porte et demanda à l'inconnu quel était son nom. « Madame, répliqua le prêtre, à quoi bon me demander mon nom ? Ce n'est pas pour moi, c'est pour l'amour de Dieu que je vous demande la charité. » Cette réponse, dont on ne pénétra pas le sens, parut sans doute peu respectueuse à Madame la supérieure, et le pieux voyageur fut renvoyé sans aucun secours. Il reçut ce refus avec une patience admirable, et se contenta de dire à la Sœur portière : « Si Madame l'abbesse me connaissait, elle ne me refuserait pas la charité. »

Ces paroles piquèrent la curiosité des Dames Religieuses.

ses, qui furent bientôt instruites de ce qui venait de se passer. La sœur de Montfort reconnut son frère à ce trait et au portrait qu'on lui fit du voyageur. On courut après lui, on lui fit des instances de la part de la Mère supérieure, pour le faire revenir. Mais, pour le moment, il se contenta de répondre par ces paroles : « Madame l'abbesse n'a pas voulu me faire la charité pour l'amour de Dieu ; maintenant elle me l'offre pour l'amour de moi : je la remercie. » Il alla ensuite chercher chez de pauvres gens de la campagne la nourriture et le repos dont il avait besoin.

On doit bien penser que le Serviteur de Dieu ne quitta point Fontevault sans visiter sa sœur et les Religieuses, qui ne furent pas moins édifiées de sa conduite qu'affligées de la manière dont elles l'avaient reçu. Pour lui, il dut ressentir plus de joie de son humiliation que de la rencontre de sa sœur qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs années. Dès son arrivée à Nantes, il s'empressa de donner des nouvelles de son voyage à son ancien directeur, M. Léchassier, par une lettre qui n'a point été retrouvée. Il lui dit toute la joie qu'il avait éprouvée à Fontevault, sans lui faire connaître assurément quel en avait été le principal sujet. Voici la réponse qui lui fut faite :

« A Monsieur Grignon.

« Ce 2 novembre 1700.

« Je suis fort aise, Monsieur, du succès de votre voyage et de la consolation que vous avez eue à Fontevault. Je souhaite que vous en ayez autant à Nantes : il y a tout sujet de l'espérer, car ne sachant que la volonté de Dieu, et vous laissant conduire par sa Providence et la charité maternelle de la Très Sainte Vierge,

toutes choses contribueront à vous donner cette joie que l'Esprit de Notre-Seigneur fait goûter au milieu des tribulations. Je me recommande à vos prières, et suis de cœur tout à vous.

« LÉCHASSIER. »

Arrivé à la Communauté de Saint-Clément, le jeune missionnaire n'eut pas de peine à comprendre qu'il ne trouverait pas là ce qu'il cherchait. On ne paraissait pas songer à l'envoyer en mission, comme il le désirait ; aucun ordre ne régnait dans la maison ; et ce qui le surprit et l'affligea davantage, c'est qu'en faisant connaissance avec les différents membres de cette Communauté, il s'aperçut bientôt que la plupart d'entre eux étaient loin de ressembler à leur vénérable supérieur. Presque tous ils étaient imbus des erreurs janséniennes, et remplis de l'esprit orgueilleux et fourbe qui caractérisait cette secte. Il songea donc à se retirer ; mais, accoutumé à obéir en toutes choses, il ne voulut rien faire sans consulter son directeur. Le 6 novembre 1700, il écrivit à M. Léchassier la lettre suivante :

« MONSIEUR,

« Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs !

« Je ne puis vous exprimer la joie intérieure que votre lettre, quoique courte, m'a donnée, ce qui est une marque de l'union de charité que le bon Dieu a mise entre vous et moi, quoique indigne, et qu'il veut entretenir ; c'est pour ce motif que je m'en vais vous marquer en peu de mots mon état présent.

« Je n'ai pas trouvé ici ce que je pensais, et ce pourquoi j'ai quitté, comme malgré moi, une aussi sainte maison que le séminaire de Saint-Sulpice. J'avais envie, aussi bien que vous, d'aller me former aux missions et particuliè-

rement à faire le catéchisme aux pauvres gens, ce qui est mon plus grand attrait ; mais je ne fais rien de cela, et je ne sais pas même si je le ferai ici, car il y a ici peu de sujets, et il n'y a personne d'expérience que M. Lévêque, mais qui, pour son grand âge, n'est plus capable de faire des missions, et si sa ferveur, qui est grande, l'y portait, M. des Jonchères, ainsi qu'il m'a dit, l'en empêcherait.

« Il s'en faut beaucoup qu'il y ait ici la moitié de l'ordre et du règlement qu'il y a à Saint-Sulpice, et il semble que les choses restant comme elles sont, il ne peut pas en être autrement, car il faut remarquer qu'il y a ici quatre sortes de personnes, pour ne pas dire cinq, dont les buts et les intentions sont tout différents : 1° Il y a cinq personnes dont deux ne peuvent rien faire. 2° Il y a des curés, vicaires ou simples prêtres ou laïques, qui y viennent de temps en temps faire la retraite. 3° Il y a quelques prêtres et chanoines qui y sont pour leur vie en paix. 4° Il y a quelques prêtres, mais un plus grand nombre de jeunes écoliers, qui vont en théologie ou en philosophie, dont la plupart portent l'habit laïque ou l'habit court, en sorte que ces différentes personnes ont presque toutes des règles différentes qu'elles se forment, en prenant en commun ce qui les accomode.

« J'avoue qu'il ne tient pas à M. Lévêque que la règle ne soit observée ; il fait ce qu'il peut, et non pas ce qu'il veut, particulièrement à l'égard de quelques personnes qui sont de la maison, qui ne goûtent guère ses manières, quoique très simples et très saintes. Cela étant ainsi, je me trouve, depuis que je suis ici, comme partagé entre deux sentiments qui semblent opposés. Je ressens, d'un côté, un amour secret de la retraite et de la vie cachée, pour anéantir et combattre ma nature corrompue qui aime à paraître, et, de l'autre, je sens de grands désirs de faire aimer Notre-Seigneur et sa sainte

Mère, et d'aller d'une manière pauvre et simple faire le catéchisme aux pauvres de la campagne et exciter les pécheurs à la dévotion à la Très Sainte Vierge. C'était ce que faisait un bon prêtre, mort ici, depuis peu, en odeur de sainteté. Il allait de paroisse en paroisse faire le catéchisme aux paysans, aux dépens de la seule Providence. En vérité, mon très cher Père, je ne suis pas digne de cet emploi honorable ; mais je ne puis m'empêcher, vu les nécessités de l'Eglise, de demander continuellement, avec gémissement, une petite et pauvre Compagnie de bons prêtres qui s'exercent, sous l'étendard et la protection de la Sainte Vierge. Je tâche, quoique avec peine, de calmer ces désirs, quoique bons et continuels, par un entier oubli de ce qui me regarde entre les bras de la divine Providence, et par une parfaite soumission à vos avis qui me seront toujours des commandements.

« Il me vient, comme à Paris, des désirs de m'unir à M. Leuduger, scolastique de Saint-Brieuc, grand missionnaire et homme d'une grande expérience, ou d'aller à Rennes me retirer à l'hôpital général, auprès d'un bon prêtre que je connais, pour m'exercer à des œuvres de charité envers les pauvres. Mais je rejette tous ces désirs, quoique soumis au bon plaisir de Dieu, en attendant vos conseils, soit pour demeurer ici, quoique je n'y sente aucune inclination, soit pour aller ailleurs. J'ose me dire, dans la paix de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, tout soumis à vos ordres.

« Je prends la liberté de saluer M. Brenier, auquel je dis la même chose qu'à vous, si vous le jugez à propos.

« GRIGNON, prêtre et esclave indigne  
de Jésus en Marie. »

Cette lettre met à nu, pour ainsi dire, l'âme du fervent et zélé missionnaire, qui ne trouvait point ce qu'il

avait cherché dans la Communauté de Saint-Clément. Elle montre tout l'ennui qu'il éprouvait au milieu du désordre qui régnait alors dans cette maison, son désir ardent de faire toujours la volonté de Dieu, même au prix des plus grands sacrifices, sa confiance entière dans les conseils de son directeur, qui étaient pour lui comme des ordres venus du ciel. M. Léchassier mit du retard à lui répondre ; enfin il lui adressa ces quelques lignes, à la date du 31 décembre :

« Quoique vous ne trouviez pas, Monsieur, dans la Communauté de Saint-Clément tout ce que vous désiriez, voudriez-vous la quitter sitôt ? M. Lévêque songe à une mission après les Rois. Je ne puis rien vous dire sur M. Leuduger, n'ayant pas l'honneur de le connaître. Néanmoins je ne voudrais pas vous empêcher de profiter des avantages que vous pourriez trouver en sa Compagnie. Donnez-vous à Notre-Seigneur et lui demandez qu'il vous fasse connaître sa volonté. Priez pour moi, et croyez que je suis, en son amour, tout à vous.

« LÉCHASSIER. »

Cette courte réponse laissait le Serviteur de Dieu dans l'incertitude, en lui faisant entrevoir cependant que son directeur préférait qu'il ne quittât pas de sitôt la Communauté de M. Lévêque. Il se résigna donc à y rester encore, au moins pour quelque temps. Mais le mal ne fit que s'aggraver ; tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait était pour lui la cause d'un profond chagrin. Aussi il crut devoir écrire à M. Blain, son ami fidèle, pour le prier d'intercéder pour lui auprès de M. Léchassier, afin qu'il le tirât d'une prison devenue de plus en plus intolérable. M. Blain lui écrivit sans doute pour le consoler, et M. Léchassier lui répondit à son tour par cette lettre, en date du 9 mars 1701 :

« A Monsieur Grignon.

« J'ajoute, Monsieur, à la lettre que vous a écrite M. Blain, qu'après y avoir bien pensé, je ne crois pas que vous deviez quitter la Communauté de Saint-Clément cette année, à moins que M. Lévêque ne s'en éloigne lui-même. Alors vous pourrez bien, quand il sera parti pour quelque voyage, vous retirer aussi, si vous le trouvez à propos. Je me recommande à vos sacrifices, et suis de tout cœur à vous.

« LÉCHASSIER. »

Comme on le voit, cette lettre imposait au saint prêtre une bien rude pénitence. Sans doute, elle était un assentiment à ses projets assurément bien raisonnables ; son directeur ne cherchait pas à combattre les motifs qui le portaient à s'éloigner de la Communauté de Saint-Clément ; mais il voulait qu'il y passât encore une année, et qu'il obtînt, avant d'en sortir, le consentement de M. Lévêque. Le pieux missionnaire obéit et se résigna à demeurer encore quelque temps avec des hommes qui n'étaient pas dévoués comme lui à l'autorité de l'Eglise et du Siège apostolique. Cependant, une circonstance particulière, ménagée par la divine Providence, ne tarda pas à lui permettre une assez longue absence, qui fut pour lui une diversion aux ennuis qu'il éprouvait, et une occasion de se frayer le chemin qu'il devait parcourir plus tard.

Nous avons dit ailleurs que Louis Grignon de Montfort avait cinq sœurs, et qu'il avait pour l'une d'elles, du nom de Louise, une affection toute particulière. Cette sainte affection ne se démentit jamais. Avec la protection de Madame de Montespan, à laquelle avait été recommandée sa famille, Louise avait été reçue comme

pensionnaire chez les Dames de Saint-Joseph, à Paris. Il en sera question tout à l'heure. A la sollicitation encore de Madame de Montespan, Madame de Rochechouart, sa sœur, abbesse de Fontevrault, accueillit à son tour dans son monastère deux autres sœurs de Montfort. L'une d'elles fut obligée d'en sortir, à cause d'une fluxion sur les yeux qui menaçait de lui faire perdre la vue. L'autre fit profession, sur la dot fournie par sa noble bienfaitrice. Elle était encore religieuse dans l'abbaye de Fontevrault, en 1724. Elle avait pris le voile de l'Ordre au mois d'avril 1701. Ce fut à cette occasion que Montfort s'éloigna de Nantes pour quelque temps. Par ordre de Madame de Montespan, et sans doute aussi pour satisfaire aux désirs de son cœur, sa sœur l'invita à sa prise d'habit, qui devait avoir lieu le mardi d'après le quatrième dimanche d'avril. Celui-ci ne balança pas à se rendre à cette invitation pressante ; toutefois, après avoir fait ce voyage à pied, il n'arriva que le lendemain de la cérémonie.

Les pieuses Religieuses qui s'étaient grandement méprises sur son compte, peu de temps auparavant, ne durent rien négliger pour lui faire oublier l'humiliation de sa première visite qui avait été pour lui une bonne fortune. Elles le reçurent comme un envoyé de Dieu, et ses discours aussi bien que sa conduite contribuèrent sans doute à les remplir d'un plus ardent amour pour leur saint état et d'un plus grand zèle pour leur perfection religieuse. Le saint prêtre resta deux jours à Fontevrault, où il rencontra Madame de Montespan, avec laquelle il eut plusieurs entretiens qui ne purent manquer de l'intéresser et de l'édifier.

Disons ici que Madame de Montespan n'était plus la femme volage de la Cour de Louis XIV. Comme Madeleine, elle avait pleuré ses péchés aux pieds de Jésus, et, depuis vingt ans, elle se livrait aux plus rudes péni-

tences et à toutes les œuvres de la charité chrétienne. Disgraciée par le roi, exilée de la Cour, en 1680, repoussée de son mari, le marquis de Montespan, qui demeura inexorable, Athénaïs de Rochechouart se tourna vers Celui qui ne rejette jamais un cœur contrit et humilié. Sa conversion fut sincère et durable. Elle se livra, avec une ardeur incroyable, à toutes sortes de macérations et de pénitences, et elle dépensa toute son immense fortune en bonnes œuvres ; elle aimait surtout à fournir des dots aux jeunes filles pauvres, soit pour les marier convenablement, soit pour les faire entrer dans l'état religieux. Elle avait soixante ans, quand Montfort la rencontra à Fontevrault.

Ce fut sans doute dans ce temps-là qu'eut lieu le fait suivant. Le pieux Serviteur de Dieu venait de dire la messe dans la chapelle de Madame de Montespan. En se retirant, il rencontra un homme aveugle, et lui demanda s'il voulait être guéri. Sur sa réponse affirmative, il prit de la salive avec un de ses doigts, et lui en frotta les yeux. A l'instant même, l'aveugle recouvra la vue.

Madame de Montespan, qui s'était occupée des sœurs de Montfort, aurait bien voulu aussi lui rendre quelque service.

Elle songea à lui faire obtenir un canonicat, mais il lui fut impossible de persuader cet amant passionné de la pauvreté. Elle exigea au moins qu'il s'en remit à la décision de Mgr Girard, évêque de Poitiers, qu'elle avait fait nommer elle-même à cet évêché, parce que Fontevrault, dont sa sœur était abbesse, et la magnifique terre d'Oyron, où elle se retirait quelquefois, dépendaient de ce diocèse. Pressé par la protectrice de sa famille, Montfort se décida à aller à Poitiers, avec l'intention toutefois de ne pas accepter la faveur qu'on pourrait lui offrir. A son grand contentement, il n'en

fut pas sérieusement question. Mgr Girard était absent de sa ville épiscopale, quand le vertueux prêtre y arriva, le dernier jour d'avril. Sa première visite fut pour l'hôpital, où il eût désiré servir corporellement les pauvres. Tout d'abord, il entra dans la chapelle, où il resta quatre heures en prière, en attendant le souper. Dans une lettre à M. Léchassier, Montfort fait connaître lui-même ce qui se passa en cette circonstance, après lui avoir dit les motifs qui l'avaient amené à Poitiers. Cette lettre est du 4 mai 1701.

« MONSIEUR ET TRÈS CHER PÈRE EN JÉSUS-CHRIST.

« Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs !

« Monseigneur de Poitiers m'a commandé de vous écrire ce qui suit. Je reçus, le quatrième dimanche d'avril, une lettre de ma sœur de Fontevault, écrite par l'ordre de Madame de Montespan, par laquelle elle me mandait de venir incessamment à Fontevault, pour assister à sa prise d'habit, qui devait se faire le mardi suivant. Je partis dans le même jour à pied ; j'arrivai à Fontevault le mercredi matin, le jour d'après la prise d'habit de ma sœur. Pendant deux jours je demeurai à Fontevault ; j'eus l'honneur d'avoir plusieurs conférences particulières avec Madame de Montespan ; elle me questionna sur plusieurs choses mais particulièrement sur ce qui me regardait ; elle me demanda ce que je voulais devenir ; à cela je lui répondis naïvement : « Je suivrai l'attrait que vous savez que j'ai de travailler au salut des pauvres, mes frères. » Elle me dit qu'elle approuvait beaucoup le dessein que j'avais, d'autant plus qu'elle connaissait par expérience qu'on néglige beaucoup l'instruction familière des pauvres, et qu'elle me ferait donner, si je voulais, un canonicat qui dépend d'elle ; de quoi je la

remerciai humblement et promptement, lui alléguant que je ne voulais jamais changer la divine Providence dans un canonicat ou bénéfice.

« A ce refus, elle me dit d'aller du moins voir Monseigneur de Poitiers pour lui découvrir mes intentions. Quoique j'eusse de la répugnance à satisfaire le désir de Madame, tant à cause de vingt-huit lieues de chemin qu'il fallait encore que je fisse, que pour bien d'autres raisons, je lui obéis pourtant aveuglément, pour faire la sainte volonté de Dieu, que je regardais uniquement. J'arrivai à Poitiers, la veille de saint Jacques et de saint Philippe, et je fus contraint d'y attendre quatre jours Monseigneur de Poitiers, qui devait bientôt revenir de Niort, où il était, pendant lesquels je fis une petite retraite dans une petite chambre, où j'étais enfermé au milieu d'une grande ville, où je ne connaissais personne selon la chair. Je m'avisai pourtant d'aller à l'hôpital pour servir les pauvres corporellement, si je ne le pouvais spirituellement. J'entrai pour prier Dieu dans leur petite église, où quatre heures environ, que j'y passai en attendant le souper, me parurent cependant bien courtes. Elles parurent cependant bien longues à quelques pauvres qui, m'ayant vu à genoux et avec des habits si conformes aux leurs, allèrent le dire aux autres et s'entre-excitérent les uns les autres à boursiller pour me faire l'aumône ; les uns donnèrent plus, les autres moins, les plus pauvres un denier, les plus riches un sou. Tout cela se passa sans que je le susse. Je sortis ensuite de l'église pour demander quand on souperait et en même temps la permission de servir les pauvres à table ; mais je fus bien trompé, d'un côté ayant appris qu'ils ne mangeaient point en communauté, et de l'autre ayant appris qu'on voulait me faire l'aumône, et qu'on avait donné ordre au portier de ne pas me laisser sortir.

« Je bénis Dieu mille fois de passer pour pauvre et d'en porter les glorieuses livrées. Je remerciai mes frères de leur bonne volonté. Ils m'ont, depuis ce temps-là, pris en telle affection, qu'ils disent publiquement que je serai leur prêtre, c'est-à-dire leur directeur, car il n'y en a point de fixe dans l'hôpital, depuis un temps considérable, tant il est pauvre et abandonné ! Quand Monseigneur de Poitiers fut revenu, j'allai le visiter et lui dis en peu de mots ce que Madame m'avait ordonné. Il m'écouta et me remercia assez sèchement : ce que je demandais. Mais, d'un autre côté, le supérieur et la supérieure des pauvres, au nom de tous, présentèrent une requête à M. l'abbé de Bournat, frère de Monseigneur. C'est pourquoi Monseigneur m'ayant encore une fois parlé plus paisiblement, il m'a commandé de vous écrire ceci, avant que je parte pour m'en retourner à Nantes, afin que vous jugiez ce que je dois faire.

« Je vous dirai, mon très cher Père, que j'ai, à la vérité, beaucoup d'inclination à travailler au salut des pauvres en général, mais non pas tant de me fixer et de m'attacher dans un hôpital. Je me mets pourtant dans une entière indifférence, ne désirant que faire la sainte volonté de Dieu, et je sacrifierais volontiers mon temps, ma santé et ma vie même pour le salut des pauvres de cet hôpital abandonné, si vous le jugez à propos. Je pars demain, jour de l'Ascension, pour Nantes, et je ne me départirai jamais, comme je l'espère, de votre conduite et de votre amitié en Jésus-Christ et sa sainte Mère, dans lesquels je vous suis tout soumis.

« On m'a plusieurs fois supplié avec instance de vous demander la permission de me faire approuver pour confesser ; mais je n'ai point encore voulu le faire, car il faut pour cet emploi si difficile et si dangereux une mission particulière.

« Permettez-moi de saluer M. Brenier, M. Le Fèvre et tout le séminaire.

« GRIGNON, prêtre et esclave indigne  
de Jésus en Marie. »

La réponse de M. Léchassier ne se fit pas attendre. Elle est datée du 12 mai ; la voici :

« Je ne puis répondre à votre lettre du 4 de ce mois que vous ne m'expliquiez davantage les articles sur lesquels vous me demandez réponse. Vous ne dites point où est situé le canonat que Madame de Montespan veut vous donner. Vous ne dites pas non plus si le Chapitre est nombreux ; s'il est proche de l'hôpital où on vous demande ; à quelles conditions on vous veut dans cet hôpital ; quels sont les administrateurs ; si Monseigneur de Poitiers vous y veut employer, ni pourquoi il vous a dit de m'écrire. Au reste, mon cher Monsieur, il me sera difficile de vous déterminer, quand vous m'aurez donné tous ces éclaircissements. Je ne suis pas assez éclairé pour des personnes dont la conduite n'est pas ordinaire. Je vous dirai néanmoins simplement ma pensée. Je me recommande à vos prières, et suis de tout cœur à vous.

« LÉCHASSIER.

« Je ne puis vous dire sur la confession que ce que je vous ai écrit une autre fois. Faites examiner votre capacité par quelque personne capable d'en juger. »

Un peu de mauvaise humeur commence à apparaître dans cette lettre, et l'humble Serviteur de Dieu doit se tenir pour averti qu'il fera bien de ne pas trop multiplier sa correspondance et ses interrogations, pour ne pas importuner son directeur, qui n'a pas le don de guider les âmes dans les voies extraordinaires, et qui d'ailleurs a autre chose à faire. De son côté, l'évêque

de Poitiers s'adressait aussi à M. Léchassier, pour lui demander des renseignements sur cet ancien élève de Saint-Sulpice, auquel il était question de donner une place d'aumônier. Cette lettre renferme un document historique qui n'est pas sans importance. On y voit que la sœur du pieux Serviteur de Dieu a été recommandée à Madame de Montespan par Monseigneur Girard lui-même, qui le fit à la prière de Monseigneur de Saint-Valery, évêque de Québec.

« Il est venu ici, Monsieur, un prêtre de Bretagne, du diocèse, je crois, de Saint-Malo, et nommé, ce me semble, Grignon, qui m'a dit être connu et conduit par vous. Il était venu en cette ville par ordre de Madame de Montespan, à ce qu'il m'a dit, de laquelle il reçoit quelques secours pour une de ses sœurs que je me souviens en effet avoir autrefois recommandée à cette dame, à la prière de Monseigneur de Québec. Ne m'ayant pas trouvé ici, où je ne suis que d'avant-hier, il y a passé quelques jours à m'y attendre, et ayant été vu à l'hôpital général, il y a été désiré sans y être connu. Ses manières m'ont paru extraordinaires. Je lui ai dit de vous exposer naïvement ce qui lui est arrivé ici. Un homme digne de foi m'assure qu'il l'a fait, et qu'il a vu sa lettre. Je vous prie de m'en mander votre sentiment, et si vous le croyez propre à instruire et à conduire un hôpital général, ou à quelque autre fonction de notre sacré ministère.

« Je profite avec joie de cette occasion pour me renouveler dans l'honneur de votre souvenir, me recommander à vos prières, et vous assurer que je suis toujours dans tous les sentiments qui vous sont dus, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« † ANTOINE, évêque de Poitiers.

« Poitiers, ce vendredi 6 mai 1701. »

M. Léchassier répondit par une lettre pleine de franchise et de jugement ; il loue Montfort sans réserve ; mais, au milieu des éloges qu'il lui donne, perce toujours sa double crainte : il est extraordinaire, et d'un zèle outré et sans expérience.

« Paris, 13 mai 1701.

« MONSEIGNEUR,

« Je connais M. Grignon depuis plusieurs années. Il m'a fait savoir l'ordre que vous lui avez donné de m'écrire ce qui lui est arrivé à Poitiers. Il est du diocèse de Saint-Malo, d'une famille noble, nombreuse, peu accommodée. Dès sa jeunesse, il a été comme abandonné à la Providence, quoiqu'il eût père et mère, et il a été près de dix ans à Paris, sans recevoir d'eux aucun secours. Dieu l'a prévenu de beaucoup de grâces, et il y a répondu fidèlement, car il m'a paru, et à d'autres qui l'ont examiné de près, avoir été constant dans l'amour de Dieu et la pratique de l'oraison, de la mortification, de la pauvreté et de l'obéissance. Il a bien du zèle pour secourir les pauvres et pour les instruire. Il a de l'industrie pour venir à bout de plusieurs choses ; mais, comme son extérieur a quelque chose de singulier, que ses manières ne sont pas du goût de bien des gens, qu'il a une haute idée de la perfection, bien du zèle et peu d'expérience, je ne sais pas s'il est propre pour l'hôpital, où on le demande.

« Il ne m'a pas marqué quel était l'emploi qu'on voulait lui donner dans cette maison, s'il y avait des administrateurs, enfin il ne m'a fait aucun détail. Ainsi, Monseigneur, je me contente de vous exposer ce que je connais de ses dispositions, laissant à votre jugement la décision de l'affaire. Vous avez sur toutes choses, et

singulièrement sur la conduite de votre diocèse, des lumières et plus pures et plus étendues que je n'en puis avoir. Tout ce que vous réglerez touchant ce jeune prêtre sera sans doute selon l'esprit de Dieu, pour sa plus grande gloire.

« Pour moi, Monseigneur, je ne puis vous dire combien je suis édifié des grands biens que vous faites dans ce vaste diocèse, dont le Seigneur vous a chargé. L'odeur de vos vertus vient jusqu'à nous, et souvent on nous fait le récit de l'édification que vous donnez à tout le monde, même aux plus opiniâtres des nouveaux réunis. Je prie Dieu qu'il vous conserve longtemps dans la santé nécessaire pour de si grands travaux.

« Je suis avec un profond respect,

« LÉCHASSIER. »

Après la réponse de M. Léchassier, on crut pouvoir s'occuper de satisfaire les désirs des pauvres et des malades de l'hôpital, qui avait grand besoin d'un aumônier. Cependant, avant la conclusion de cette affaire, l'évêque fut obligé de s'absenter. Le missionnaire resta un mois à Poitiers, menant une vie vraiment apostolique. Les grands vicaires le firent loger au petit séminaire. Presque tous les jours, il faisait le catéchisme aux pauvres et aux enfants de la ville, qu'il assemblait sous les halles. Il allait aussi visiter les pauvres de l'hôpital, qu'il catéchisait matin et soir. Non content de leur donner des instructions et des consolations, il leur distribuait encore les aumônes qu'il recevait pour lui-même.

La plupart des écoliers de Poitiers étaient fort libertins et vivaient dans un grand dérèglement. Le zélé missionnaire entreprit de les gagner à Dieu, et il leur fit un bien incalculable. Il sut prendre un ascendant incroyable non seulement sur les plus dociles, mais en-

core sur les plus endurcis. Il forma avec ces jeunes gens une pieuse association de laquelle sont sortis d'excellents prêtres et de saints religieux. Un de ces prêtres consacra sa vie au service des soldats pestiférés qui, prisonniers de guerre, étaient logés dans un petit hôpital, hors de la ville, et mourut martyr de sa charité. C'était un frère de Mademoiselle Trichet, première supérieure des Filles de la Sagesse.

Dans son enfance, il remplissait auprès de sa sœur le même rôle que le jeune de Montfort remplissait auprès de sa sœur Louise. Il l'exhortait à quitter le monde et lui disait souvent : « Ma sœur, il faudra que vous soyez un jour une Scolastique, et moi un Benoît. » Quand il eut été élevé à la prêtrise, son mérite le fit nommer à la cure de la Résurrection ; mais il n'en prit point possession, ayant été prévenu par la mort.

## CHAPITRE II.

RETOUR DE MONTFORT A NANTES. — SES PRÉDICATIONS DANS CE DIOCÈSE. — IL QUITTE DÉFINITIVEMENT LA COMMUNAUTÉ DE SAINT-CLÉMENT. — UN MOT SUR M. LÉVÈQUE ET SA COMMUNAUTÉ.

Après avoir passé un mois dans les exercices d'un zèle véritablement apostolique, le saint prêtre, qui n'avait encore aucune charge à Poitiers, ne crut pas devoir attendre plus longtemps la conclusion de l'affaire de l'hôpital qui traînait en longueur. Comme il n'avait pas rompu ses engagements avec M. Lévêque, il retourna à Nantes, après avoir pris, comme toujours, l'avis de son directeur ordinaire. Sa lettre est perdue ; mais il est facile d'en comprendre le sens, en lisant la réponse suivante de M. Léchassier :

« 17 juin 1701.

« Je ne sais, Monsieur, que répondre à votre lettre du onzième de ce mois. J'attends, aussi bien que vous, la voix du véritable Pasteur pour vous la manifester, quand il m'aura fait la grâce de me donner à connaître ce qu'il demande de vous. Je ne puis vous dire si l'attrait que vous ressentez est une marque de la volonté de Dieu, ni s'il est une raison suffisante pour quitter dès maintenant le poste que vous avez et le bon M. Lévê-

que qui a fait de la dépense pour vous. Quant à ce que vous me demandez dans une autre lettre, s'il est à propos que vous vous fassiez examiner par quelque personne capable et expérimentée pour savoir si vous êtes en état de confesser, je réponds que oui, et que vous ne devez pas différer davantage.

« Continuez de prier pour moi, et je suis tout à vous en Notre-Seigneur.

« LÉCHASSIER. »

On voit encore par cette lettre que l'humble missionnaire s'était toujours contenté jusque-là de prêcher et de catéchiser, mais qu'il n'avait pas commencé à confesser. Il redoutait ce ministère, sachant que la conduite des âmes est l'art des arts, *ars artium regimen animarum*, et que la fonction de juge, de médecin, de docteur et de guide au tribunal de la pénitence, exige du prêtre des qualités et des vertus qu'il croyait ne pas avoir. M. Léchassier parle dans sa lettre de dépenses faites par M. Lévêque. On se demande quelles étaient ces dépenses faites à l'occasion de Montfort. Toujours en mission, celui-ci ne prit que bien rarement de la nourriture à la Communauté de Saint-Clément. Il est vrai que M. Lévêque lui procura une soutane au mois de novembre précédent, mais on doit penser que le drap n'était pas très solide ni d'un prix bien élevé. Les vêtements du missionnaire étaient dans un si triste état, quelques mois après, que les pauvres de l'hôpital de Poitiers en eurent pitié.

De retour à Nantes, Montfort se mit aussitôt à prêcher dans les campagnes. Il fut d'abord envoyé à Grand-Champ, où il passa dix jours et fit beaucoup de bien. Il rend compte lui-même de cette mission dans une lettre adressée à M. Léchassier, le 5 juillet 1701.

« MONSIEUR,

« Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs !

« La fidélité que je dois avoir à vous découvrir toutes choses pour fonder votre jugement décisif m'oblige à vous dire que M. Lévêque et M. des Jonchères m'ont envoyé dans une paroisse de la campagne assez abandonnée. Pendant dix jours que j'y ai demeuré, j'y ai fait le catéchisme aux enfants deux fois le jour et trois prônes. Le bon Dieu et la Sainte Vierge y ont donné bénédiction ; c'est pourquoi M. des Jonchères et M. Lévêque, qui savent l'affaire de Poitiers, m'ont dit de vous écrire, et même me font offre de m'aider de leurs biens et de leur autorité pour m'envoyer dans les paroisses les plus abandonnées du diocèse, pour y continuer ce que j'ai heureusement commencé à Grand-Champ (c'est le nom de la paroisse), ou plutôt ce que la divine Providence et la Très Sainte Vierge ont opéré, malgré ma misère. Je trouve, mon très cher Père, tant de richesse dans cette divine Providence et tant de force dans la Très Sainte Vierge qu'elles suffisent pour enrichir ma pauvreté et soutenir ma faiblesse. Eloigné de ces deux appuis, je ne peux rien.

« Tout à vous en Jésus et en Marie. »

« GRIGNON,

prêtre et esclave de Jésus en Marie. »

Le 9 juillet, M. Léchassier lui écrit pour approuver sa conduite et lui renouveler l'avis de suivre les voies ordinaires : « Puisque M. René Lévêque et M. des Jonchères conviennent, Monsieur, qu'il serait utile que vous allassiez dans les paroisses abandonnées, je n'y vois

nul inconvénient. Tant que vous suivrez les ordres des personnes d'expérience et qui se conduisent selon les règles ordinaires, j'espère que Notre-Seigneur bénira vos travaux. Continuez de me donner part à vos prières, et croyez que je suis, Monsieur, en l'amour de Jésus et de Marie, tout à vous. » Pendant que le fervent missionnaire poursuivait ses courses apostoliques, M. des Jonchères Girard, pressé par les pauvres, le demanda enfin pour aumônier de l'hôpital, et, le 25 août, lui écrivit la lettre suivante :

« A Monsieur Grignon, prêtre, à Nantes.

« Nos pauvres continuent, Monsieur, de vous désirer. M. Le Jousteux vous l'a mandé de ma part. Je crois même que Madame de Montespan a eu la bonté de vous en faire écrire ; mais enfin je crois devoir vous dire moi-même que leurs désirs, joints à ce que M. Léchassier a pris la peine de me répondre, me font croire que Dieu vous veut auprès d'eux, si Monseigneur votre évêque veut bien vous donner la permission d'y venir. Je vous prie donc de la lui demander, d'en profiter au plus tôt, s'il vous l'accorde, de vous souvenir de moi dans vos prières et de me croire tout à vous, Monsieur, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont le saint nom soit à jamais béni.

« † ANTOINE, évêque de Poitiers. »

Cette lettre était pressante, mais le Serviteur de Dieu ne pouvait se déterminer à prendre un parti, sans avoir obtenu la permission du directeur auquel il obéissait comme un enfant. Il lui écrivit donc le 6 septembre :

« MONSIEUR ET TRÈS CHER PÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

« Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs !

« Les prières instantes et continuelles des pauvres de l'hôpital de Poitiers, jointes aux désirs de Monseigneur de Poitiers et de Madame de Montespan, de qui mes sœurs dépendent beaucoup, m'obligent de vous importuner encore et de vous déduire en simplicité et sans liaison mes sentiments, demeurant tout à fait indifférent en tout, hormis dans l'obéissance. Je travaille depuis trois mois sans relâche dans plusieurs paroisses, où M. Lévêque et M. des Jonchères m'ont envoyé. Je vous écris encore présent de la paroisse du Pèlerin. Dieu et la Sainte Vierge ont bien voulu se servir de mon ministère pour y faire quelque bien.

« Il y a ici du bien à faire, comme il y en a partout ; mais il y a aussi beaucoup d'ouvriers, deux maisons de retraite pour les hommes, une pour les femmes, et trois Compagnies de missionnaires, pour ne pas dire quatre.

« Je ne sens, comme vous savez, aucune inclination pour la Communauté de Saint-Clément ; l'obéissance seule m'y retient. M. Lévêque, qui le sait bien, parce que je me conduis en tout selon ses avis, après les vôtres, m'a témoigné que puisque le bon Dieu ne m'appelait pas à demeurer constamment dans la Communauté, pour y travailler au salut des ecclésiastiques, je devais chercher quelque lieu où me retirer de temps en temps, après les petites missions que l'obéissance me prescrivait ; il m'a cependant dit qu'il me donnerait volontiers une petite chambre, mais je doute si c'est du fond du cœur. Sur ces entrefaites, Monseigneur, après les pauvres de Poitiers, m'écrit pour aller me renfer-

mer dans son hôpital, mais je n'ai point d'inclination à me renfermer.

« L'évêché de Poitiers a beaucoup plus besoin d'ouvriers que celui-ci ; j'en suis moi-même témoin, et en ai été surpris. Mais on ne m'appelle pas pour le public ; ce n'est que pour un lieu particulier. L'espérance que je pourrais avoir de m'étendre, avec le temps, dans la ville et la campagne, pour profiter à plusieurs, peut seule donner quelque inclination d'aller à l'hôpital. Le catéchisme aux pauvres de la ville et de la campagne est mon élément.

« Depuis que je suis ici, la divine Providence s'est servi de moi pour placer encore une de mes pauvres sœurs, et m'a donné des liaisons de grâce avec plusieurs pécheurs comme moi et avec quelques personnes spirituelles.

« Voilà l'état des choses, voilà mes sentiments ; mais l'obéissance aveugle à vos volontés est mon grand ouvrage et mon plus grand désir.

« J'ose, mon très cher Père en Jésus-Christ, me dire tout à fait soumis à vos ordres et tout à vous.

« GRIGNON,

prêtre et esclave indigne de Jésus en Marie. »

Pourrait-on ne pas admirer la candeur, la simplicité, la docilité de ce prêtre qui révèle à son directeur éloigné de lui toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses inclinations, afin d'en recevoir les avis qui le guideront dans toute sa conduite ; car il ne voudrait pas, pour tout au monde, se conduire par lui-même, mais l'obéissance aveugle aux volontés de son directeur est son grand ouvrage et son plus grand désir ? Nous aimerons à citer les lettres du grand Serviteur de Dieu, car on ne peut rien lire de plus édifiant ; elles sont comme

imprégnées de l'esprit de foi, de piété, d'humilité, d'obéissance, de sacrifice, de dévouement, de soumission à la divine Providence, de charité pour Dieu et pour le prochain. Le 20 septembre, M. Léchassier répondit à la lettre que nous venons de lire :

« Puisque M. Lévêque vous dégage, Monsieur, des obligations de bienséance et de reconnaissance qui pourraient vous retenir dans sa Communauté, et que d'ailleurs Monseigneur de Poitiers vous demande à l'hôpital, que vous ne pouvez refuser Madame de Montespan qui vous en sollicite, je ne vois nul inconvénient que vous contentiez le désir des pauvres. Tout ce que je vous recommande, c'est que vous suiviez les règles ordinaires, et que vous ne vous en écartiez pas, sous prétexte de dévotion, que vous n'ayez consulté des personnes habiles et expérimentées, et surtout Monseigneur l'évêque diocésain.

« Donnez-moi part à vos prières et saints sacrifices, et croyez que je suis, Monsieur, très sincèrement à vous.

« LÉCHASSIER. »

Cette réponse faisait disparaître toute incertitude. Le saint missionnaire quitta donc la Communauté de Saint-Clément, pour se rendre à Poitiers, vers le mois d'octobre 1701. Son départ ne pouvait manquer de causer quelque chagrin à M. Lévêque, qui avait pu apprécier le zèle et la piété de son jeune collaborateur. Ce saint prêtre ne tarda pas à quitter cette vie, après le départ de Montfort ; il mourut en 1704.

M. Lévêque était né à Gorges, du diocèse de Nantes, en 1624. Il entra à Saint-Sulpice, du temps de M. Olier. Après avoir été élevé au sacerdoce, il alla faire des missions en Alsace. Revenu à Nantes, il se joignit à plusieurs vertueux prêtres qui avaient établi le grand

séminaire, dont M. des Jonchères, archidiacre de Nantes, était supérieur. Ce vénérable archidiacre vécut jusqu'à l'âge de 82 ans, et fut toujours un modèle de ferveur. Il aimait lui-même à donner de temps en temps des missions ; mais sa charge de supérieur le retenant au séminaire, il encouragea M. Lévêque dans la pensée qu'il eut d'établir la Communauté de Saint-Clément, qui obtint des lettres patentes dès 1672. Peu après, les prêtres de cette Communauté furent chargés d'administrer la paroisse de Saint-Clément.

Malheureusement ces prêtres se laissèrent empoisonner, pour la plupart, par les funestes doctrines qui faisaient tant de ravages à cette époque ; c'est ce qui tout d'abord dégoûta Montfort de cette maison. Comme le mal allait toujours en augmentant, après la mort de M. Lévêque, Monseigneur de Sansay, évêque de Nantes, se détermina, en 1729, à faire sortir de la Communauté les prêtres jansénistes qui s'y trouvaient, pour mettre les Sulpiciens à leur place. Ceux-ci occupèrent ce poste jusqu'à la Révolution. Plusieurs d'entre eux donnèrent un grand nombre de missions avec les enfants de Montfort, comme on le voit dans l'histoire de la Compagnie de Marie. Nous citerons ici en particulier MM. Dupin, Le Royer, Bouvet et Alno.

## CHAPITRE III.

MONTFORT SE REND A POITIERS OU ON L'APPELLE. — IL EST  
NOMMÉ AUMÔNIER DE L'HÔPITAL GÉNÉRAL. — LETTRE A  
M. LÉCHASSIER. — RÉFORMES OPÉRÉES DANS L'HÔPITAL.

En quittant la Communauté de Saint-Clément, Montfort se rendit à Poitiers, où on l'appelait ; mais il n'entra point immédiatement à l'hôpital, sa nomination d'aumônier n'ayant pas encore été négociée avec les administrateurs. C'est ce qui ressort de sa lettre adressée, le 3 novembre, à M. Léchassier :

« MONSIEUR ET TRÈS CHER PÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

« Le pur amour de Dieu règne en nos cœurs !

« Je suis à Poitiers, dans le petit séminaire, où Monseigneur m'a mis, en attendant l'assemblée des administrateurs de l'hôpital pour ma réception. Il y a presque quinze jours que je fais le catéchisme aux pauvres mendiants de la ville, avec l'agrément et l'aide de Monseigneur. Je vais voir et exhorter les prisonniers dans les prisons et les malades dans les hôpitaux, en leur faisant part des aumônes que l'on me donne. L'hôpital pour lequel on me destine est une maison de trouble, où la paix ne règne point, et une maison de pauvreté, où le bien spirituel et temporel manque ;

mais j'espère que Notre-Seigneur, par l'intercession de la Très Sainte Vierge, ma bonne Mère, la rendra une maison sainte, riche et paisible ; c'est pourquoi j'ai beaucoup besoin de la grâce et de votre aide. Les filles directrices de la maison veulent que je mange en commun avec elles, comme quelqu'un de mes prédécesseurs : je n'y veux point entendre : fais-je bien ?

« J'ai marqué à Monseigneur que, dans l'hôpital même, je ne voulais pas me séparer de ma mère la divine Providence, et que, pour cet effet, je me contenterais de la nourriture des pauvres, sans aucun revenu fixe, ce que Monseigneur a beaucoup agréé, avec offre de me servir de père. Fais-je bien ?

« Je continue de faire ici plusieurs choses que je faisais à Nantes ; je couche sur la paille, je ne déjeune point, et je ne mange pas beaucoup le soir ; je me porte fort bien. Fais-je bien ? Puis-je prendre par semaine une fois la discipline, outre les trois ordinaires, ou bien une ou deux fois une ceinture de crin ?

« Je prends la liberté de saluer et de remercier très humblement M. Brenier ; Dieu seul peut reconnaître parfaitement les biens que j'ai reçus de lui et très particulièrement de vous, à qui je suis et je serai toute ma vie soumis en Jésus et Marie.

« GRIGNON, prêtre indigne et esclave  
de Jésus en Marie.

« Je salue votre ange gardien. »

Cette admirable lettre, modèle d'obéissance filiale, ne pouvait être du goût de M. Léchassier, à qui l'humble missionnaire demandait des décisions embarrassantes, et qui était bien résolu d'ailleurs à ne plus se charger de la conduite de Montfort, soit à cause de l'éloignement, soit à cause de la voie extraordinaire où il mar-

chait. Il déclina donc désormais toute responsabilité, et lui enjoint de se choisir à Poitiers un directeur qui réponde de sa conduite.

« Ce 12 novembre 1701.

« Je juge par votre lettre, Monsieur, que vous êtes content, puisque votre zèle trouve dans les hôpitaux et les prisons les objets qui vous conviennent. Vous me marquez plusieurs articles dans votre lettre, sur lesquels j'ai peine à répondre : 1<sup>o</sup> parce que, n'étant pas tout à fait selon la conduite ordinaire, j'aurais peine à être garant de tout ce que vous faites, ne voulant pas d'ailleurs et n'osant donner des bornes à la grâce qui peut-être vous attire à ces sortes de pratiques ; 2<sup>o</sup> parce qu'étant éloigné de vous, il est impossible que vous puissiez me consulter sur quantité de choses que vous croiriez utiles pour les emplois que vous aurez, comme il est arrivé dans votre petite mission, desquelles choses je serais en quelque sorte responsable au public, puisque vous dites en toute occasion que vous ne faites rien que par mon ordre et que vous vivez dans une entière dépendance de ma conduite.

« Je vous conseille donc, Monsieur, et je vous prie de vous choisir un bon directeur dans le lieu où vous êtes, de qui vous preniez lumière et conseil sur toutes vos difficultés ; vous savez quelles doivent être les qualités d'un directeur ; vous êtes dans une grande ville, où vous pourrez faire un bon choix. Je serai toujours, avec la même estime et la même affection, tout à vous.

« LÉCHASSIER. »

Ce fut quelques semaines après la Toussaint que le Serviteur de Dieu entra comme aumônier à l'hôpital général de Poitiers, où il eut à endurer bien des épreuves.

Nous allons l'entendre donner lui-même à M. Léchassier les détails les plus circonstanciés sur cette époque de sa vie. Mais pour bien comprendre sa lettre et la réponse de son directeur, il est nécessaire de rappeler ici les changements survenus dans l'évêché de Poitiers.

Monseigneur Antoine Girard était mort. On a vu que la première visite de Montfort ne l'avait pas favorablement impressionné ; mais il ne tarda pas à reconnaître sa grande vertu ; aussi il l'appela dans son diocèse, et il n'épargna ni lettres, ni démarches pour le fixer à l'hôpital. Il approuvait même la voie extraordinaire dans laquelle il marchait, puisque, tout en lui permettant de ne rien recevoir de l'hospice pour sa fonction d'aumônier, il lui fait lui-même l'aumône, le place à son séminaire et le soutient de son autorité. Nous voyons tout cela dans les lettres du saint missionnaire.

Ce pieux évêque eut pour successeur Mgr de la Poype de Vertrieu, dont la réputation de sainteté était telle qu'on ne l'appelait que le saint évêque de Poitiers. Après un épiscopat de trente ans, il mourut, comme saint Augustin, sans laisser de testament, parce que, pauvre de Jésus-Christ, il n'avait rien à donner.

Comme Monsieur de la Poype, qui n'était pas encore sacré, était connu de M. Léchassier, en sa qualité d'ancien élève de Saint-Sulpice, le Bienheureux de Montfort pria son directeur de lui écrire pour obtenir sa protection et l'aider dans les difficultés qu'il trouvait pour la réforme de l'hospice général.

« De l'hôpital général de Poitiers, le 4 juillet 1702.

« MONSIEUR ET TRÈS CHER PÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

« Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs !

« Si j'ai longtemps tardé à vous écrire, ce n'a été ni par

oubli de vos bienfaits, ni faute d'obéissance à vos avis charitables dans la personne qui me conduit ici en votre place, mais pour ne pas vous importuner et pour vous mander en une seule lettre plusieurs accidents et plusieurs bouleversements qui me sont arrivés et m'arrivent tous les jours. Voici donc, mon cher Père, ma conduite et mes actions en abrégé et en vérité.

« M. Lévêque, mon second père après vous, m'ayant, par un surcroît de bienfaits, donné quelque argent pour faire mon voyage de Poitiers, je le donnai tout aux pauvres, avant de sortir de Saumur, où je fis une neuvaine ; j'entrai à Poitiers, sans un seul denier. Monseigneur, d'heureuse mémoire, me reçut à bras ouverts et me fit loger et nourrir au petit séminaire, en attendant qu'il me mit à l'hôpital. Pendant ce temps, qui fut de près de deux mois, je fis le catéchisme, aux dépens de Monseigneur, à tous les pauvres mendiants de la ville, que j'allais chercher dans les rues. Je le fis d'abord dans une pauvre chapelle de Saint-Nicolas ; ensuite, à cause de la foule du peuple, sous les halles, et j'entendis dans l'église Saint-Porchaire les confessions de plusieurs.

« Monseigneur, importuné par les cris et les désirs oppressés des pauvres, me donna à eux à peu près à la Toussaint. J'entrai dans ce pauvre hôpital, ou plutôt cette pauvre Babylone, avec une ferme résolution de porter avec Jésus-Christ mon Maître les croix que je prévoyais me devoir arriver, si l'ouvrage était de Dieu.

« Ce que plusieurs personnes ecclésiastiques et expérimentées de la ville me dirent, pour me détourner d'aller dans cette maison de désordre, ne fit qu'augmenter mon courage pour entreprendre cet ouvrage, malgré ma propre inclination qui a toujours été et qui est encore pour les missions.

« A mon entrée, les supérieurs et les inférieurs de l'hôpital, et toute la ville même, furent dans la joie,

me regardant comme une personne donnée de Dieu pour réformer cette maison. Les supérieurs de l'hôpital, avec qui j'agissais de concert et plus en obéissant qu'en commandant, me donnèrent d'abord les mains pour l'exécution et l'observation de la règle que je désirais introduire. Monseigneur même et tout le bureau furent les premiers à m'autoriser, et me permirent de faire manger les pauvres au réfectoire, et de leur aller quêter quelque chose par la ville, pour manger avec leur pain sec ; ce que je fis pendant trois mois, non sans beaucoup de rebuts et de contradictions qui s'augmentèrent de jour à autre, de telle sorte que par le moyen d'un appelé N\*\*\* et de Mademoiselle la supérieure de l'hôpital, je fus contraint, par obéissance à notre Vicaire général, d'abandonner le soin de ces tables, qui contribuaient beaucoup au bon ordre de la maison. Ce monsieur, aigri contre moi, sans aucun légitime fondement, que je sache, me rebutait, contrariait et outrageait sans cesse dans la maison, et me décriait dans ma conduite par la ville, chez les administrateurs ; ce qui anima étrangement tous les pauvres qui m'aimaient tous, hormis quelques libertins et libertines ligués avec lui contre moi.

« Pendant cette bourrasque, je gardais le silence et la retraite, remettant entièrement ma cause entre les mains de Dieu et n'espérant qu'en son secours, malgré les avis contraires qu'on me donnait. J'allai pour cet effet faire une retraite de huit jours aux Jésuites. Là je fus rempli d'une grande confiance en Dieu et en sa sainte Mère, qui prendrait évidemment ma cause entre ses mains. Je ne fus pas trompé dans mon attente. Au sortir de la retraite, je trouvai ce monsieur malade ; il mourut quelques jours après. La supérieure, jeune et vigoureuse, le suivit en six jours. Plus de quatre-vingts pauvres tombèrent malades ; plusieurs

en moururent. Toute la ville croyait que la peste était dans l'hôpital, et disait publiquement que la malédiction était sur cette maison. Parmi tous ces malades et tous ces morts que j'assistais, moi seul je ne fus point malade. Depuis la mort de ces supérieurs, j'ai encore eu de plus grandes persécutions. Un pauvre élevé et orgueilleux s'est mis dans l'hôpital à la tête de quelques libertins pour me contredire, plaidant sa cause auprès des administrateurs, et me condamnant dans ma conduite, parce que je leur dis hardiment, quoique doucement, leurs vérités, qui sont des ivrogneries, des querelles, des scandales. Presque aucun administrateur (quoique je ne prenne rien de la maison, pas même un morceau de pain, les étrangers me nourrissant par charité) ne se met en peine de punir ces vices et de corriger ces désordres intérieurs, et presque tous ne pensent qu'au bien temporel et extérieur de la maison.

« Il est vrai pourtant, mon cher Père, que parmi tous ces troubles et contradictions que je ne dis qu'en gros, Dieu s'est voulu servir de moi pour faire de grandes conversions dans la maison et hors de la maison. L'heure du lever, du coucher, de la prière vocale, du chapelet en commun, du réfectoire en commun, des cantiques et même de l'oraison mentale, pour ceux qui le veulent, subsiste encore maintenant, malgré les contradictions. Depuis que je suis ici, j'ai été dans une mission perpétuelle, confessant presque toujours, depuis le matin jusqu'au soir, et donnant des conseils à une infinité de personnes; et le grand Dieu, mon Père que je sers, quoique avec infidélité, m'a donné, depuis que je suis ici, des lumières dans l'esprit, que je n'avais pas; une grande facilité pour m'énoncer et parler sur-le-champ sans préparation; une santé parfaite et une grande ouverture de cœur envers tout le

monde. C'est ce qui m'attire l'applaudissement de toute la ville; ce qui doit bien me faire craindre pour mon salut. Je ne donne entrée dans ma chambre à aucune femme, pas même aux supérieures de la maison.

« J'oubliais de vous dire que je fais une conférence toutes les semaines aux treize ou quatorze écoliers qui sont l'élite du collège, et ce avec l'approbation de Monseigneur.

« Il y a dans cet hôpital une fille qui a l'esprit le plus fin, le plus politique et en même temps le plus orgueilleux que j'aie jamais connu; c'est elle qui a causé tous les troubles. Je crains que M. l'abbé de la Poype n'y soit trompé, comme a été son prédécesseur, par trop de crédulité. Si vous jugez à propos, vous le prévendrez là-dessus. Monsieur et cher Père, honorez-moi d'une de vos lettres; je vous suis plus que jamais soumis. Ce n'est que par force que je suis privé de vos conseils. J'ose dire que je vous suis tout soumis en Jésus et Marie.

« Louis GRIGNON, prêtre et esclave  
indigne de Jésus en Marie. »

Le 2 août suivant, M. Léchassier lui adressait cette réponse :

« Il m'aurait été difficile, Monsieur, de répondre plus tôt à votre lettre. J'eusse néanmoins vaincu toute difficulté, si vous eussiez eu besoin de ma réponse pour vous déterminer sur quelque chose d'important. Je bénis Dieu, par sa sainte Mère, de toutes les grâces qu'il vous a faites et pour votre propre sanctification et pour celle des autres. Vous êtes heureux de n'être point ébranlé par les persécutions. J'espère qu'elles ne vous nuiront point, si vous suivez toujours

les règles de la prudence chrétienne, et que vous n'entreprenez rien que par bon conseil. N'inventez rien en matière de dévotion extérieure qui n'ait été bien concerté et autorisé par les supérieurs légitimes. Il est encore moins à propos de chercher des nouveautés dans les pratiques extérieures, puisque la vertu la plus pure est celle que les apôtres ont apprise de Notre-Seigneur. Longtemps avant que j'eusse reçu votre lettre, M. de la Poype était parti pour Lyon ; ainsi je ne puis rien lui dire de ce que vous désirez qu'il sache.

« Je vous suis obligé de la part que vous me faites dans vos affaires. Je vous le serai encore plus, si vous priez pour moi avec une ferveur extraordinaire, afin que je satisfasse pour mes péchés et à mes devoirs. Je suis, Monsieur, en l'amour de Jésus et de sa sainte Mère, tout à vous.

« LÉCHASSIER. »

Le premier historien de Montfort dit, en parlant des rudes travaux auxquels il se livra pour les pauvres de l'hôpital : « Son désintéressement, sa mortification et l'amour qu'il avait pour eux parurent avec éclat ; car non seulement il ne voulut pas recevoir les honoraires qu'on avait coutume de donner aux autres directeurs, mais il choisit la plus pauvre de toutes les chambres pour y loger, celle où l'on plaçait les malades infectés d'un mal contagieux. Il défendit qu'on lui donnât d'autre nourriture que celle des domestiques ; souvent même il dînait avec les pauvres et mangeait de leurs restes. Comme il n'y avait presque aucun ordre dans cet hôpital, il commença par y établir des règlements fort sages, premièrement pour la nourriture des pauvres, et ensuite pour le spirituel : *primum quod animale, deinde quod spirituale*. On avait coutume de donner une livre et demie de pain par jour à chaque pauvre, ce qui

paraissait plus commode et moins embarrassant aux administrateurs. Les jeunes gens qui, ayant grand appétit, n'avaient rien pris depuis vingt-quatre heures, mangeaient tout ce pain à leur déjeuner, et passaient tout le reste du jour sans nourriture, ce qui faisait que la plupart languissaient et tombaient malades ; il obtint des administrateurs que tous ces petits pains, qu'on leur distribuait une fois par jour, fussent convertis en de grands pains coupés par morceaux et distribués peu à peu aux pauvres, au déjeuner, à dîner, à goûter et à souper, aux uns plus, aux autres moins, selon leur âge et leur besoin ; et il les obligea tous à se mettre à table pour dîner et pour souper, leur faisant donner du potage, en sorte qu'avec cette économie, il avait, à la fin de chaque semaine, plus de quatre-vingts ou cent livres de pain de reste ; et tandis qu'auparavant tous les pauvres étaient mécontents, la plupart malades, ils commencèrent à se mieux porter et à bénir Dieu de leur avoir donné un si saint économe.

« Il n'y eut qu'une femme qu'il ne put réduire à manger de la sorte, laquelle, étant très mécontente de cette réforme, courut après lui avec une broche de rouet pour le percer ; il tâcha de l'apaiser par la douceur ; mais tous les autres pauvres, hommes et femmes, se soumirent à un règlement si sage ; on leur faisait une lecture à chaque repas ; lui-même les servait à table.

« Toute la ville de Poitiers fut charmée du bon ordre que Montfort avait mis dans l'hôpital : aussi les personnes de piété y apportèrent de tous côtés des aumônes abondantes. » Ainsi parle M. Grandet.

## CHAPITRE IV.

VOYAGE DE MONTFORT A PARIS POUR SECOURIR SA SŒUR LOUISE.

— IL PASSE PAR SAUMUR ET ANGERS. — SA SŒUR EST PLACÉE CHEZ LES RELIGIEUSES DU SAINT-SACREMENT, A RAMBERVILLERS. — SON RETOUR A L'HÔPITAL DE POITIERS.

Pendant que le saint aumônier s'occupait avec tant de zèle et de succès du bien spirituel et temporel des pauvres de l'hôpital de Poitiers, il eut la douleur d'apprendre que sa sœur Louise, placée dans la Communauté de Saint-Joseph, à Paris, se trouvait dans le plus grand embarras. M. Grandet en donne deux raisons : la première, c'est qu'on n'y voulait plus recevoir que des jeunes filles de Paris, et la seconde, qu'elle était trop pauvre. Cette seconde raison fait supposer que Louise était placée là comme en pension, sans dessein de se faire religieuse. Son frère, qui avait toujours eu pour elle une affection toute particulière, crut qu'il ne pouvait s'empêcher de lui porter au moins le secours de ses conseils. Déjà, à la première nouvelle de ses ennuis, il lui avait écrit une lettre admirable qui, mieux que tout ce qu'on peut dire, nous fait connaître les dispositions habituelles de ce grand Serviteur de Dieu.

« MA CHÈRE SŒUR EN JÉSUS-CHRIST,

« Le pur amour de Dieu règne en nos cœurs !

« Quoique éloigné de corps de vous, je ne le suis pas de

cœur, parce que votre cœur n'est pas éloigné de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, et vous êtes fille de la divine Providence, dont je suis aussi l'enfant, quoique indigne. On devrait plutôt vous appeler novice de la divine Providence, parce que vous ne faites que commencer à pratiquer la confiance et l'abandon parfait qu'elle demande de vous. Vous ne serez reçue professe et fille de la Providence que quand votre abandon sera général et parfait et votre sacrifice entier. Dieu vous veut, ma chère sœur, Dieu vous veut séparée de tout ce qui n'est pas lui, et peut-être effectivement abandonnée de toutes les créatures ; mais consolez-vous, réjouissez-vous, servante et épouse de Jésus-Christ, si vous ressemblez à votre Maître, à votre Epoux. Jésus est pauvre, Jésus est délaissé, Jésus est méprisé et rejeté comme la balayure du monde. Heureuse, mille fois heureuse Louise Grignon, si elle est pauvre d'esprit, si elle est délaissée, méprisée, rejetée comme la balayure de la maison de saint Joseph ! Ce sera pour lors qu'elle sera véritablement la servante et l'épouse de Jésus-Christ, et qu'elle sera professe de la divine Providence, si elle ne l'est de la religion. Dieu veut de vous, ma chère sœur, que vous viviez au jour la journée, comme l'oiseau sur la branche, sans vous soucier du lendemain ; dormez en repos sur le sein de la divine Providence et de la Très Sainte Vierge, ne cherchant qu'à aimer et contenter Dieu ; car c'est une vérité infaillible, un axiome éternel et divin, aussi véritable qu'il n'y a qu'un Dieu ; plût à Dieu que je pusse les écrire dans votre esprit et dans votre cœur en caractères ineffaçables : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.* Si vous faites la première partie de cette proposition, Dieu, infiniment fidèle, fera la seconde, c'est-à-dire que si vous servez Dieu fidèlement et sa très sainte Mère,

vous ne manquerez de rien dans ce monde et dans l'autre ; vous ne manquerez même pas d'un frère prêtre, qui a été, qui est et qui sera toujours tout à vous dans ses sacrifices, afin que vous soyez tout à Jésus-Christ dans le vôtre. Je salue votre bon ange gardien.»

Cette lettre était bien capable sans doute de ranimer la foi et le courage de Louise Grignon, et de lui donner une plus grande patience dans ses épreuves ; mais elle laissait subsister la cause de ses chagrins pour le présent et de ses inquiétudes pour l'avenir. Le saint prêtre songea donc à chercher un autre remède à ses maux. Pour cela il se détermina à faire le voyage de Paris, pendant la vacance du siège de Poitiers. Il partit au mois d'août 1702. Il fit ce long voyage à pied et sans argent, comme tous les autres, et Dieu, qui connaissait son amour des croix et le profit qu'il en retirait, ne lui ménagea point les épreuves, ni le long du chemin, ni dans la capitale.

Sa piété envers la Sainte Vierge et son attachement pour ses anciens directeurs lui firent prendre la route de Saumur et d'Angers. Il eut le bonheur de faire une visite au sanctuaire de Notre-Dame des Ardilliers, pour lequel il conserva, toute sa vie, une affection et une dévotion particulière. Après avoir adressé à Marie les plus ferventes prières, il se dirigea vers Angers. M. Brenier, qui avait été son supérieur à Saint-Sulpice, venait de prendre la direction du grand séminaire de cette ville. Le pieux missionnaire ne pouvait manquer d'éprouver du bonheur à le revoir ; il avait sans doute aussi besoin de le consulter, dans l'embarras où il se trouvait. Mais Dieu, qui voulait que cette grande âme s'appuyât exclusivement sur lui, ménageait à son serviteur l'épreuve la plus dure et la plus imprévue. A peine fut-il en présence de son ancien supérieur, qu'il s'en vit rejeté d'une manière outrageante, à la vue de

toute la Communauté qui était en récréation. On ne daigna pas même lui offrir un morceau de pain. Montfort avoua plus tard à l'un de ses amis que jamais épreuve ne lui avait été aussi poignante. C'est la seule occasion où une parole de plainte soit sortie de sa bouche ; car il ne put s'empêcher de dire : « Est-il possible que, dans un séminaire, un prêtre soit ainsi traité ! »

« Par quel motif, dit M. Blain, M. Brenier, cet homme si humble et si attentif sur tous les mouvements de son âme, agit-il en cette occasion ? Fut-ce par un dessein prémédité d'humilier son ancien disciple et d'éprouver de nouveau sa vertu ? Fut-ce par un mouvement humain et une vivacité échappée à un homme tout de feu, qui avait besoin de sa grande mortification pour en arrêter la violence, en certaines occasions ? Fut-ce par une permission divine qui voulût sevrer M. de Montfort de toute consolation humaine ? Fut-ce enfin par un trait de Providence, pour nous apprendre que les saints ne se goûtent pas toujours et que, bien que conduits par le même Esprit de Dieu, ils ne marchent pas par les mêmes routes vers le ciel ? C'est ce que je ne puis dire et sur quoi j'adore les jugements de Dieu, qui permet que des saints persécutent des saints et se fassent les peines les plus sensibles. »

Le Bienheureux continua son voyage sous les auspices de la croix, et arriva à Paris épuisé de fatigue, avec les pieds tout ensanglantés. Pour guérir ses plaies, il fut obligé de passer quinze jours à l'Hôtel-Dieu, où il avait laissé un précieux souvenir de ses vertus. A peine fut-il remis de ses fatigues et guéri de ses blessures qu'il alla faire visite à M. Léchassier. Que de choses à lui dire ! que de conseils à lui demander ! Hélas ! une nouvelle croix l'attendait auprès de son ancien directeur. Écoutons encore ici M. Blain, témoin de cette humiliante réception :

« Il fut fort rebuté de M. Léchassier, quand il alla se présenter devant lui. Il rejeta alors sa conduite et lui refusa ses avis. Ce ne fut pas une petite croix pour M. de Montfort, qui avait en lui une parfaite confiance. Qu'il fut mortifié, quand, un jour, arrivé à une maison de campagne, où était ce cher directeur, avec plusieurs ecclésiastiques, dans le temps de la vacance, il le reçut avec un visage glacé et le renvoya hautement, d'un air sec et dédaigneux, sans vouloir lui parler ni l'entendre ! Pour moi, qui étais présent, j'étais interdit et ne souffris pas peu de l'humiliation dont j'étais témoin. Pour lui, il la soutint avec sa douceur et sa modestie ordinaires, et s'en retourna avec la même tranquillité qu'il était venu, et un redoublement de ferveur, fruit de grand prix, qu'il recueillait à la naissance des croix nouvelles.

« Cela parut en chemin, où, rencontrant un homme qui jurait, il alla, selon sa coutume, le reprendre avec un courage intrépide et une douceur et une humilité qui désarmaient les coupables et les obligeaient de reconnaître leur faute et d'en demander pardon à Dieu. Témoin de cette action, je lui reprochai son trop grand zèle qui l'exposait aux insultes de ces brutaux ; mais lui, insensible à ses intérêts et sensible infiniment à ceux de Dieu, il me répliqua « qu'il ne pouvait voir avec patience l'homme faire injure à Dieu et ne pas s'y opposer », après quoi, plein de l'humiliation qu'il avait reçue à Issy, il continua son chemin, avec actions de grâces et louanges à Dieu. »

Le saint prêtre ne reçut pas un meilleur accueil de M. de la Chétardie, curé de Saint-Sulpice, qui lui avait montré autrefois tant d'estime et de respect. Écoutons encore ici M. Blain : « M. de la Chétardie, curé de Saint-Sulpice et insigne directeur, avait été un des plus grands admirateurs de la vertu de M. Grignon ; il l'avait en si grande vénération, lorsqu'il demeurait au séminaire,

qu'il se levait et lui faisait une profonde révérence, quand il le voyait entrer dans la sacristie de la paroisse. M. de Montfort, de retour à Paris, croyait trouver le curé tel à son égard qu'il l'avait laissé en partant ; mais, ô inconstance de l'homme ! qu'il y a peu de fond à faire sur lui ! Il le trouva si changé qu'il ne daigna ni le voir ni lui parler. Il comptait sur quelque assistance de sa part, et il n'en reçut que de honteux rebuts. » C'est ainsi que partout et toujours cet amant passionné de la Croix devait être abreuvé d'amertumes.

Cependant le Seigneur lui conserva encore quelques amis dans son délaissement, comme il put s'en apercevoir dans ses deux voyages à Paris, en 1702 et en 1703. M. Blain le visitait souvent. Le P. Descartes, Jésuite, qui l'avait eu pour écolier au collège de Rennes, se chargea avec bonté de sa direction, comme il l'avait fait autrefois. Mgr de Saint-Valery, évêque de Québec, qui avait la réputation d'un saint, rendait témoignage qu'il était animé de l'Esprit de Dieu, et entretenait des rapports avec lui. Un des directeurs de Saint-Sulpice, très sage et très expérimenté, laissait entrevoir son estime pour le vertueux prêtre, parlait de lui avec admiration, et n'élevait aucun doute sur sa vertu, ni sur l'esprit qui le conduisait. M. Fèvre, autre Sulpicien, supérieur du séminaire de Cambrai, laissait aussi échapper des marques d'admiration de sa grande austérité. « Il m'en parlait quelquefois, dit M. Blain, lorsque le froid était plus piquant et l'hiver plus rude, et il se représentait M. Grignon qui ne voyait pas de feu, peu couvert, les pieds nus dans ses souliers, glacé de froid, dans un réduit humide et manquant de tout. » On voit par là que tous les Sulpiciens ne partageaient pas les pensées de M. Léchassier sur le compte du Serviteur de Dieu.

Les humiliations et les rebuts qu'il avait à endurer ne servaient qu'à le dégager de plus en plus de la créature,

et rien n'était capable de troubler la paix de son cœur. Il semblait que la calomnie et les blâmes dont il était l'objet s'adressaient à tout autre qu'à lui. Cherchant à plaire à Dieu uniquement, il se mettait fort peu en peine, à l'exemple du grand Apôtre, d'être jugé par les hommes. « Un jour, dit M. Blain, je lui communiquais en ami ce qu'on disait de lui de plus mortifiant et de plus humiliant, et il l'écoutait, sans laisser échapper le moindre signe de peine ; j'en étais troublé, et lui ne l'était pas ; et, comme cela me donnait occasion de lui faire quantité d'objections sur sa conduite et sur son genre de vie, cela lui donnait aussi occasion de me faire des réponses si justes et si solides que je ne savais où il allait prendre ce qu'il me disait. Je demeurais étonné comment, en peu de mots, il montrait le faux de ce qu'on opposait à sa manière de vivre. »

En arrivant à Paris, l'homme de Dieu trouva sa sœur dans la plus désolante situation. Elle avait le plus ardent désir d'entrer dans quelque Congrégation religieuse ; il pensait lui-même que c'était là où Dieu l'appelait ; mais elle manquait absolument des ressources nécessaires pour être reçue dans une Communauté. Toutes les tentatives qu'il put faire pour lui procurer le bonheur qu'elle désirait furent inutiles, en sorte qu'il songea, au bout de quelque temps, à la renvoyer à Rennes, chez ses parents. Il ne voulut pas cependant prendre là-dessus une dernière détermination, avant d'avoir consulté Dieu dans la prière. Le frère et la sœur priaient avec la même ardeur pour connaître la volonté du Ciel.

C'est alors que Montfort fit connaissance avec les Dames du Saint-Sacrement de la rue Cassette, par l'entremise de M. Bargeville, très digne prêtre de la Communauté de Saint-Sulpice. Dès la première entrevue, la supérieure conçut la plus haute estime pour sa vertu ; elle fut également touchée de l'extrême besoin où il

était réduit, et lui offrit la portion qui, selon l'usage de cette sainte maison, s'offrait chaque jour à la Sainte Vierge, comme à celle que les religieuses du Saint-Sacrement avaient choisie pour leur première supérieure, et que l'on donnait ensuite à quelque pauvre. Pendant tout le temps que le saint prêtre resta encore à Paris, sans emploi, il se rendait, tous les jours, prendre son repas au parloir de la Communauté du Saint-Sacrement, et, pour pratiquer tout à la fois la charité et l'humilité, du consentement de ses bienfaitrices, il se faisait accompagner d'un pauvre avec lequel il partageait ce qu'on lui offrait, et qu'il servait toujours le premier.

Les religieuses du Saint-Sacrement furent abondamment récompensées de leur charité par les exemples de vertus qu'il leur donna. Il disait assez souvent la messe chez elles, et cet ange à l'autel était assurément pour toute la Communauté un grand sujet d'édification. Un jour, par un admirable prodige, au moment où il donnait la communion, Dieu lui manifesta l'état intérieur de l'une des religieuses, Sœur de Saint-Joseph, qui avait une grande réputation de sainteté, et qui la méritait ; et au même moment, Dieu fit connaître à cette religieuse les grâces extraordinaires dont il favorisait son serviteur. Elle désira avoir avec lui un entretien, pour le consulter sur l'état de son âme. Elle portait les croix intérieures les plus accablantes ; Dieu la faisait marcher par la voie des privations, des sécheresses, des dégoûts, des plus profondes amertumes, afin de la purifier toujours davantage et de la rendre de plus en plus digne du ciel, où il ne tarda pas à la recevoir. Après une demi-heure d'entretien avec le saint prêtre, elle fut grandement consolée et fortifiée.

Cependant le pieux Serviteur de Dieu n'avait pas encore pris de détermination au sujet de sa sœur. La pensée lui vint, un jour, de l'offrir, en qualité de Sœur

converse, aux religieuses du Saint-Sacrement, qui l'eussent acceptée volontiers, si elle ne leur eût pas paru d'une trop faible complexion ; du reste, elles jugèrent que ses talents la rendaient beaucoup plus propre à servir la religion, en qualité de Sœur de chœur. Dans ce moment-là même, on se disposait à envoyer deux postulantes de Paris à Rambervillers, en Lorraine, dans un Couvent de la même Congrégation. On s'arrêta à la pensée d'y envoyer, en même temps, la sœur du vertueux prêtre. Mais la difficulté était de lui fournir une dot convenable. On sollicita en vain la charité de différentes personnes pieuses, qui s'étaient comme épuisées pour doter les deux premières postulantes. L'homme de Dieu fut le seul qui ne perdit pas l'espérance. Il redoubla de prières, et ses prières furent exaucées ; car une dame, beaucoup moins riche que les autres auxquelles on s'était inutilement adressé, vint offrir la somme exigée pour la dot et nécessaire pour le voyage.

Louise Grignon partit pour Rambervillers à la fin d'octobre 1702. Trois mois après son arrivée, on lui fit prendre le voile de l'Ordre, et elle eut le bonheur de faire profession le jour de la Purification, 2 février 1704, sous le nom de Marie-Catherine de Saint-Bernard. Elle survécut longtemps à son frère, car elle ne mourut qu'en 1750, après avoir édifié la Communauté par une sainte vie.

Heureux d'avoir placé sa sœur chez les religieuses du Saint-Sacrement, le Serviteur de Dieu quitta Paris pour revenir à son hôpital de Poitiers, où les pauvres soupiraient après son retour.

## CHAPITRE V.

COMMENCEMENT DE LA CONGRÉGATION DES FILLES DE LA SAGESSE. — LETTRES DU BIENHEUREUX A SA SŒUR DE RAMBERVILLERS ET A DEUX RELIGIEUSES DU SAINT-SACREMENT.

A son arrivée de la capitale, le saint aumônier fut reçu par ses pauvres et ses malades comme un père par ses enfants dont il est tendrement aimé. Quelques-uns de ses règlements avaient été négligés ; mais il se hâta de les remettre en vigueur. Il en ajouta même quelques autres, avec l'approbation du nouvel évêque et de MM. les administrateurs de l'hôpital. Il reprit sans retard ses travaux avec le même zèle, la même charité, le même amour des privations que par le passé, et aussi avec les mêmes succès et les mêmes épreuves, comme nous le verrons bientôt.

C'est à cette époque que notre Bienheureux, inspiré de Dieu, songea à poser les fondements d'une Congrégation religieuse qui devait être, dans la suite, l'un des plus beaux ornements de l'Eglise de France. La divine Providence lui avait mis, pour ainsi dire, sous la main la pierre fondamentale de ce bel édifice, en lui adressant Mademoiselle Marie-Louise Trichet, fille d'un procureur au tribunal de Poitiers. Cette demoiselle n'avait encore que seize ans, quand Montfort vint dans cette

ville pour la première fois, et le saint prêtre lui avait prédit qu'elle serait religieuse, après qu'elle-même lui eut souvent témoigné le désir de l'être. Il ne perdit point de vue cette âme si précieuse dans les desseins de Dieu ; il la cultiva avec un soin particulier, comme une riche fleur destinée à briller dans le jardin de l'Eglise et à répandre au loin le parfum le plus délicieux.

Déjà il avait établi une petite association composée de dix-huit ou vingt filles pauvres de l'hôpital ; elles étaient des plus vertueuses, mais aussi des plus misérables. Il leur donna un règlement qu'elles suivaient avec fidélité, et il les réunissait de temps en temps dans une chambre qu'il nomma *la Sagesse*. Ce n'était point là un véritable noviciat de religieuses ; ces jeunes filles n'étaient pas appelées à devenir de véritables filles de la Sagesse. Cette petite association, qui n'avait rien de ce qu'il fallait pour remplir les desseins du Serviteur de Dieu, n'était qu'une semence jetée en terre ; ou plutôt ce n'était que la terre elle-même, où devait être déposée la précieuse semence destinée à donner un jour une abondante moisson de Filles de la Sagesse.

Marie-Louise Trichet ne cessait de parler à son pieux directeur du grand désir qu'elle avait d'entrer en religion, et comme elle le suppliait, un jour, avec plus d'instance que jamais, de lui indiquer l'endroit où elle pourrait vivre dans l'état auquel elle se sentait appelée : « Eh bien ! lui dit-il, allez demeurer à l'hôpital. » Cette parole, dite comme au hasard, fit faire à la jeune postulante de sérieuses réflexions. Persuadée que Dieu lui manifestait ainsi sa volonté, elle se prépara à obéir sans délai. Elle ne tarda pas à revenir trouver le missionnaire. « J'ai réfléchi, dit-elle, sur ce que vous m'avez dit, il y a peu de jours, et je veux venir demeurer avec les pauvres. » Le ministre du Seigneur ne crut pas cependant devoir rien précipiter, prévoyant de grandes

difficultés à l'accomplissement de ses desseins. Mais rien n'était capable de déconcerter la jeune fille. Elle va trouver l'évêque pour obtenir son agrément et le prier d'intercéder pour elle auprès des administrateurs de l'hôpital. Ceux-ci lui firent répondre par le prélat que, dans le moment, on n'avait pas besoin d'une nouvelle gouvernante. Mademoiselle Trichet ne fut point abattue par cette réponse. « Eh bien ! dit-elle à l'évêque, avec une respectueuse assurance, ces Messieurs ne veulent pas me recevoir comme gouvernante ; peut-être ne refuseront-ils pas de m'admettre en qualité de pauvre ; et, si vous voulez bien, par bonté pour moi, me charger d'une lettre de votre part, j'espère réussir. » Le vénérable prélat, accoutumé à ne rien refuser à la piété, accorde la lettre qu'on lui demande. Marie-Louise la porte elle-même à l'hôpital, et la fait présenter aux membres du bureau. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils virent une fille d'une famille honorable demander comme une faveur singulière ce que les pauvres regardent ordinairement comme le dernier remède à leurs maux, et ce que plusieurs redoutent plus que la mendicité. Ils jugèrent bien qu'une pareille démarche ne pouvait être que l'effet de la plus haute vertu. Leur embarras était de lui trouver un emploi pour colorer son entrée. Ils crurent qu'il convenait de la donner pour seconde à la supérieure, et c'est le parti qu'ils prirent, en la comblant d'éloges.

Dès que le saint aumônier sut sa pénitente à l'hôpital, il la mit au nombre des filles qui composaient son association, non pour la diriger, mais afin d'y apprendre la pratique de l'humilité, de l'obéissance et de la mortification. Il la fit passer par toutes les épreuves les plus propres à immoler la nature, puis il crut que le moment était venu de lui faire connaître ses intentions. « Ma fille, lui dit-il un jour, il m'est venu dans la pensée

de vous faire changer d'habit. J'ai reçu dix écus d'aumône d'une personne de piété ; je veux les employer à cet usage. » Cette proposition dut un peu surprendre Mademoiselle Trichet ; elle comprit sans peine, par la dépense que l'on voulait faire pour le nouvel habit, que l'étoffe n'en devait pas être bien précieuse, ni la forme bien élégante ; du reste, ce n'était pas là ce qu'elle cherchait ; elle ne songeait qu'à faire la volonté de Dieu, et elle était persuadée que son directeur en était auprès d'elle le plus fidèle instrument. Accoutumée à obéir, elle répondit avec humilité : « Je le veux bien ; mais il faut que ma mère y consente. — Eh bien ! lui dit l'homme de Dieu, allez lui demander son consentement. » Elle alla le demander et l'obtint.

Le saint missionnaire ne perd pas de temps ; il fait faire un habit en tout semblable à celui que portent encore aujourd'hui les Filles de la Sagesse ; il le bénit, assisté d'un autre prêtre, le donne à la fervente novice, et lui dit, en le lui présentant : « Tenez, ma fille, prenez cet habit ; il vous gardera et sera d'un grand secours contre toutes sortes de tentations. » Cette cérémonie touchante et mémorable eut lieu le 2 février 1703, fête de la Purification de la Sainte Vierge. A cette occasion, le saint Fondateur de la Congrégation de la Sagesse voulut que Marie-Louise ajoutât à son nom celui de Jésus, qu'elle prenait pour son Epoux et son riche partage. « C'est ainsi, lui dit-il, que vous vous appellerez désormais. »

Marie-Louise de Jésus avait alors 19 ans moins trois mois ; mais, malgré sa jeunesse, elle était déjà une femme forte selon Dieu. Elle ne tarda pas à le prouver d'une manière éclatante. Montfort lui ordonna d'aller avec son nouvel habit parcourir les rues de la ville. C'était sans doute mettre à une rude épreuve son courage, son humilité, son obéissance et son mépris du

respect humain ; mais la première Fille de la Sagesse était capable des plus héroïques vertus. Il fallait bien d'ailleurs qu'elle fit connaître ouvertement qu'elle avait rompu avec le monde. Il fallait bien aussi accoutumer les regards à contempler ce saint habit qui n'était point fait pour demeurer caché, mais pour être porté ostensiblement dans les hôpitaux, dans les écoles charitables, dans les asiles de l'enfance, dans les prisons, dans les maisons des pauvres, dans les rues des villes et dans les chemins étroits des campagnes, partout où il y a des malades à soigner, des malheureux à soulager, des enfants à instruire, des œuvres de charité à exercer.

On comprendra sans peine que la première apparition de cet étrange vêtement, au milieu de la ville de Poitiers, dut attirer à celle qui en était revêtue plus d'une parole blessante. La mère de Marie-Louise de Jésus, informée des moqueries dont sa fille était l'objet, courut à l'hôpital pour la supplier de quitter un habit si bizarre et si peu conforme à son rang ; mais tout fut inutile. Alors elle crut devoir recourir à l'autorité de l'évêque, et de ce côté-là elle ne fut pas plus heureuse. Elle avait obtenu de sa fille de vouloir bien l'accompagner à l'évêché. « Eh bien ! Madame, lui dit Mgr de la Poype, en l'abordant, vous avez donc voulu ôter la vocation à votre fille ? » Adressant ensuite la parole à Marie-Louise de Jésus : « Ma fille, lui dit-il avec bonté, ma chère fille, ne quittez pas cet habit. » Cette parole du pieux évêque fut accablante pour la mère, mais consolante pour la fille, qui désormais ne pouvait plus douter de la volonté de Dieu. Elle se mit à travailler avec une ardeur nouvelle à se rendre de plus en plus digne du céleste Epoux qu'elle avait choisi, et dont elle portait les glorieuses livrées.

A la vue de Marie-Louise de Jésus revêtue de son

nouvel habit, le Bienheureux de Montfort dut, comme naturellement, reporter sa pensée sur ses deux sœurs placées dans deux Communautés religieuses. Sans doute qu'il ne les oublia pas dans ses ferventes prières, et que souvent il demanda à Dieu de les rendre fidèles à leur sainte vocation ; mais aucun document ne nous fait connaître les relations qu'il put avoir avec sa sœur de Fontevault. Il est vrai qu'il lui était facile de lui faire parvenir de ses nouvelles et de recevoir des siennes ; car ce Monastère n'était pas éloigné des lieux qu'il évangélisait. Il n'en était pas de même pour sa sœur de Rambervillers, dont la vocation lui avait coûté tant de peine. Il ne pouvait communiquer avec elle que par lettres. Quatre lettres écrites à cette sœur chérie ont été heureusement conservées : trois lui furent adressées pendant son noviciat, et la quatrième après sa profession religieuse. La première de ces lettres doit trouver ici sa place. Louise Grignon avait pris l'habit des religieuses du Saint-Sacrement le jour même où Marie-Louise Trichet avait pris celui des Filles de la Sagesse. Cette heureuse coïncidence devait remplir d'une grande joie le cœur de Montfort. Voici sa lettre :

« MA CHÈRE SŒUR EN JÉSUS-CHRIST,

« Le pur amour de Dieu règne en nos cœurs !

« Permettez à mon cœur de nager avec le vôtre dans la joie, à mes yeux de verser des larmes de dévotion, à ma main de marquer sur le papier la sainte allégresse qui me transporte.

« Je n'ai point perdu mon dernier voyage de Paris ; vous n'avez rien perdu dans vos abandons et vos croix passées ; le Seigneur a eu pitié de vous ; cette pauvre fille a crié, et le Seigneur l'a exaucée, et l'a immolée véritablement, intérieurement, éternellement. Qu'il ne

se passe chez vous aucun jour sans sacrifice et sans victime ; que l'autel vous voie plus souvent que votre lit et votre table ! Courage, mon cher supplément, demandez instamment pardon à Dieu, à Jésus souverain prêtre, des péchés que j'ai commis contre sa divine majesté, en profanant le Très Saint-Sacrement. Je salue votre ange gardien, qui est le seul qui a fait voyage avec vous.

« Je suis autant de fois à vous qu'il y a ici de lettres, pourvu que vous soyez autant de fois sacrifiée et crucifiée avec Jésus-Christ, votre unique amour, et Marie, notre bonne Mère.

« MONTFORT, prêtre et esclave de Jésus  
en Marie. »

Quelle tendresse accompagnée de confiance le saint missionnaire fait ici paraître pour sa sœur, qu'il est heureux de voir dans une Communauté religieuse ! Quels précieux conseils il lui donne en peu de mots ! et quand il s'accuse devant elle, dans son humilité profonde, d'avoir profané le Très Saint-Sacrement, ce n'est pas sans doute qu'il se soit rendu coupable d'une profanation réelle envers l'adorable mystère ; mais pour lui, tout dévoré de l'amour de Dieu, ainsi que les anges du sanctuaire, il se reprochait comme un crime la moindre froideur envers la divine Eucharistie, le moindre silence de son cœur au pied des saints autels.

Sa dévotion particulière envers l'adorable mystère, chef-d'œuvre de l'amour de Dieu pour les hommes, qui se manifesta toujours dans ses admirables cantiques, dans ses pieux discours et dans toute sa conduite si édifiante, contribua sans doute à entretenir ses saintes relations avec les religieuses du Saint-Sacrement

qui lui avaient rendu tant de services et qui avaient reçu sa sœur dans leur Communauté. Avant de quitter Paris, à son dernier voyage, il leur demanda une lettre d'association pour enrôler tous ceux qu'il pourrait dans la Confrérie du Saint-Sacrement, et les faire participer aux mérites de toutes leurs bonnes œuvres et à toutes les indulgences que le Saint-Siège leur avait données : ce qu'elles lui accordèrent volontiers.

Plusieurs lettres furent échangées entre ces religieuses et le pieux missionnaire. Malheureusement, de toute cette correspondance, qui n'eût pas manqué d'édifier grandement le lecteur, on n'a conservé que les fragments de deux réponses faites par le Serviteur de Dieu.

« Ah ! que votre lettre est divine, répondait-il à une de ces religieuses, puisqu'elle est remplie des nouvelles de la croix, hors de laquelle, quoi que la nature et la raison en disent, il n'y aura jamais ici-bas, jusqu'au jour du jugement, aucun véritable plaisir, ni aucun solide bien ! Votre âme porte une croix, grosse, large et pesante. Oh ! quel bonheur pour elle ! Qu'elle ait confiance, si Dieu tout bon continue de la faire souffrir. Il ne l'éprouvera pas au-dessus de ses forces. C'est une preuve qu'elle en est assurément aimée. Je dis assurément, car la meilleure marque qu'on est aimé de Dieu, c'est quand on est haï du monde et assailli de croix, c'est-à-dire de privations des choses les plus légitimes, d'oppositions à nos volontés les plus saintes, d'injures les plus atroces et les plus sensibles, de persécutions et de mauvaises interprétations de la part des personnes les mieux intentionnées et de nos meilleurs amis, des maladies les moins à notre goût, etc. Mais pourquoi vous dis-je ce que vous savez mieux que moi, par le goût et l'expérience que vous en avez ? Ah ! si les chrétiens savaient la valeur des croix, ils feraient cent lieues pour en trouver une ; car c'est en cette aimable croix

qu'est renfermée la sagesse véritable, que je cherche jour et nuit, avec plus d'ardeur que jamais. Ah ! bonne croix, venez à nous, à la plus grande gloire du Très-Haut ! C'est ce que mon cœur dit souvent, malgré mes faiblesses et mes infidélités. Je mets après Jésus, votre unique amour, toute ma force dans la croix.

« Je vous prie de dire à la Sœur dont vous me parlez que j'adore Jésus-Christ crucifié en elle, et je prie Dieu qu'elle ne se souvienne d'elle-même que pour s'offrir à des sacrifices encore plus sanglants. »

Quel admirable langage ! Il ne suffit pas d'être un saint pour parler ainsi : il faut être un amant passionné de la croix ; il faut avoir approfondi ce grand mystère qui fut toujours une folie pour les juifs et les païens, et qui est encore presque inconnu pour la plupart des chrétiens de nos jours.

Voici une nouvelle réponse à une autre religieuse : « Que vous dirai-je, ma chère Mère, pour répondre à la vôtre, sinon ce que l'Esprit-Saint vous dit tous les jours : amour de la petitesse et de l'abjection, amour de la vie cachée et du silence, sacrificeur muet de Jésus-Christ au Saint-Sacrement, amour de la divine sagesse, amour de la croix ! Je suis contredit en tout, je suis captif : remerciez pour moi le bon Dieu des petites croix qu'il m'a données, proportionnées à ma faiblesse. » On le voit, c'est toujours le même langage, parce que c'est toujours le même homme, c'est toujours le même disciple du divin Crucifié.

## CHAPITRE VI.

MONTFORT QUITTE DE NOUVEAU L'HÔPITAL DE POITIERS ET  
 RETOURNE A PARIS. — MARIE-LOUISE DE JÉSUS A CHATEL-  
 LERAULT. — LE SERVITEUR DE DIEU A LA SALPÊTRIÈRE.  
 — DEUX LETTRES A MARIE-LOUISE DE JÉSUS. — UNE  
 LETTRE A SA SŒUR. — IL MET LA PAIX PARMİ LES ERMITES  
 DE MONT-VALÉRIEN.

Le saint aumônier de l'hôpital général de Poitiers continua à faire du bien aux pauvres et aux malades que la Providence lui avait confiés. Catéchisme, exhortations, instructions publiques et particulières, célébration des saints Mystères, soins assidus auprès des malades, surtout auprès de ceux que Dieu visitait par de grandes souffrances, et qu'il fallait préparer à la mort, il s'acquittait de toutes ces fonctions avec un zèle vraiment admirable. Il ne s'en tenait pas seulement à l'exercice des fonctions de son ministère sacerdotal, il se faisait encore l'infirmier des malades, et leur rendait les services les plus bas et les plus abjects.

Le premier historien de sa vie décrit ainsi ses charitables travaux : « M. de Montfort ne se contenta pas de la fonction d'économe à l'égard des pauvres ; il voulut encore exercer celle d'infirmier des malades. On ne saurait dire quelle fut sa charité dans cet emploi : il demeurait jour et nuit auprès d'eux, passant de longues

heures à les soulager, à les consoler, à leur procurer la nourriture et les remèdes dont ils avaient besoin ; il les servait même dans les choses les plus répugnantes à la nature. Un d'eux ayant dit, pendant l'hiver, qu'il avait froid, il lui donna la couverture de son lit, sans en demander une autre pour lui. Un malade se désespérait, et jurait le saint nom de Dieu : M. de Montfort l'exhorta longtemps à la patience, sans que les paroles pussent rien gagner sur son esprit ; il se prosterna trois fois contre terre en sa présence, lécha même le pavé pour satisfaire à la justice de Dieu que ce misérable offensait par sa langue : ce qui le toucha si fort qu'il cessa de jurer. »

L'entrée de l'hôpital ayant été refusée à un pauvre couvert d'ulcères et attaqué d'une maladie contagieuse, parce qu'on craignait qu'il ne communiquât son mal à d'autres, il obtint, à force de prières, qu'il fût confié à ses soins et placé dans une chambre tout à fait retirée, pour prévenir la contagion. On ne pouvait lui accorder une plus grande faveur. Il se chargea lui-même de tout ce qui regardait ce malade, sans vouloir que personne partageât avec lui les charitables soins dont il l'entourait. Un jour qu'il pansait les plaies de ce malheureux, et que la nature avait plus de peine qu'à l'ordinaire à soutenir la vue d'un objet qui faisait horreur, il se reprocha ce sentiment comme un excès de délicatesse, et, pour triompher entièrement de ses répugnances, il fit ce qu'on raconte aussi de quelques saints : il rassembla dans le creux de sa main le pus de ces plaies hideuses, et l'avala. Il avoua lui-même qu'il n'avait jamais rien avalé de si délicieux. Il ne cessait de donner l'exemple de l'humilité, de la pauvreté, de la mortification, de toutes les vertus. Les aumônes qu'il recevait souvent en abondance, à cause de la grande confiance que beaucoup de personnes pieuses avaient en lui, il

les employait au soulagement des pauvres, ou bien aux réparations de la chapelle et de la maison.

Il semble qu'une conduite si parfaite et tant de services signalés rendus à l'hôpital dussent attirer à l'homme de Dieu la bienveillance et la reconnaissance de tous les habitants de cette maison ; il n'en fut pas de même. Il eut beaucoup à souffrir de la part de quelques pauvres, mais surtout de la part des gouvernantes, qui ne lui pardonnèrent jamais les réformes, pourtant si utiles, qu'il introduisit dans l'établissement, même avec l'approbation des administrateurs. Elles se plaisaient à le contredire en tout, et elles ne laissaient passer aucune occasion de lui faire éprouver les effets de leur ressentiment. Comprenant qu'il lui était impossible de faire désormais le bien dans cette maison, il résolut d'en sortir et de retourner à Paris.

« Le propre des hommes apostoliques, dit son second historien, est de ne point avoir ici-bas de séjour fixe et permanent. Ce sont des nuées légères, qui, selon le mouvement que leur imprime le souffle qui vient d'en haut, vont porter tour à tour en différents lieux la fécondité. Souvent emportés par l'impulsion de l'Esprit-Saint, comme l'Apôtre le témoigne de lui-même, ils vont, sans en connaître toujours la raison, où il plaît à ce divin guide de les conduire. C'est ainsi que l'on vit M. de Montfort s'arrêter, pour ainsi dire, tout à coup au milieu de sa course, pour reprendre la route de Paris, où, parmi beaucoup de bonnes œuvres, il devait recueillir une ample moisson de peines et d'humiliations. »

Jusqu'ici les historiens du Serviteur de Dieu n'ont pas compris, ou n'ont pas assez fait remarquer qu'il avait fait deux voyages à Paris, en 1702 et en 1703. Nous-même nous avouons que, par erreur, en nous appuyant sur les récits de nos devanciers, nous avons parlé ailleurs comme s'il n'avait fait qu'un seul voyage à cette

époque. Nous l'avons vu se rendre de Poitiers à Paris, au mois d'août 1702, pour s'occuper de sa sœur Louise, qu'il plaça chez les religieuses du Saint-Sacrement. Il était de retour à Poitiers au commencement de 1703, puisque c'est le 2 février de cette année qu'il donna, dans cette ville, à Marie-Louise de Jésus le saint habit de la Sagesse. Il était encore à Paris à la fin de 1703 et au commencement de 1704, comme nous allons le constater tout à l'heure par les dates et le contenu de plusieurs lettres écrites par lui à Marie-Louise de Jésus et à sa sœur de Rambervillers, ainsi que par une lettre des pauvres de Poitiers.

Mais que devint Marie-Louise de Jésus, lorsqu'en 1703 le Bienheureux de Montfort se vit obligé de quitter l'hôpital dont il était l'aumônier ? Celle qui devait être la première Supérieure de la Congrégation de la Sagesse ne pouvait manquer de partager les croix et les humiliations de son fondateur. Aussi, atteinte elle-même par la tempête qui avait forcé celui-ci de s'éloigner, elle se retira à son tour, pour entrer, en qualité de novice converse, au Couvent des Filles de Notre-Dame, à Châtelerault. On peut croire que tout avait été concerté entre elle et son pieux directeur, et que Madame Trichet dut faire d'autant moins de difficulté de laisser sa fille exécuter son projet qu'elle avait dans cette ville une partie de sa famille. Marie-Louise ne resta pas longtemps dans cette Communauté ; le mauvais état de sa santé l'obligea à se retirer, au bout de quelques mois. Sa mère, étant allée la voir, crut qu'il était nécessaire de la ramener à la maison. Rentrée dans sa famille, elle continua à vivre au milieu du monde, comme si elle en eût été complètement séparée, jusqu'au moment où le Bienheureux Louis de Montfort, revenant à l'hôpital de Poitiers, y rappela sa fille spirituelle. Celle-ci reprit avec bonheur le saint habit de la Sagesse, dont elle avait dû se dépouil-

ler momentanément et se renferma de nouveau avec ses pauvres, qu'elle ne quitta qu'après dix années de bonnes œuvres et de mérites.

Nous avons à parler ici d'un ancien manuscrit, provenant de la Communauté de Notre-Dame de Châtellerault et communiqué, vers 1875, à M. l'abbé Pauvert, historien de Montfort. Ce manuscrit renferme un extrait de la Vie du Serviteur de Dieu par M. Grandet, et à la fin se trouve la copie de deux lettres écrites par le saint missionnaire, avec cette réflexion préliminaire qui n'est pas sans importance :

« Copie de deux lettres de M. de Montfort.

« Ces deux lettres sont écrites de Paris à une de ses pénitentes, à Châtellerault, où elle était, dans le couvent pour y être converse ; mais le Seigneur avait d'autres desseins sur elle, ayant été depuis religieuse de l'Ordre des Filles de la Sagesse, institué par ledit Monsieur Grignon de Montfort, et supérieure de sa Communauté, où il est entré une fille de condition qui lui a succédé (Mademoiselle de la Coussaye). Cette première se nommait Marie Trichet ; elle était de Poitiers. »

Cette note ne nous paraît pas parfaitement exacte : elle suppose que Mademoiselle Marie Trichet était encore au noviciat de Notre-Dame quand elle a reçu les lettres que son pieux directeur lui écrivait de Paris, à la fin de 1703. Or nous croyons, pour différentes raisons que nous dirons tout à l'heure, qu'elle était rentrée dans sa famille. Le manuscrit en question, qui renferme un extrait de la Vie de Montfort par M. Grandet, n'a pu être écrit qu'après 1724, puisque c'est en 1724 que M. Grandet a fait imprimer son ouvrage ; la note qui nous dit que Mademoiselle de la Coussaye a suivi Mademoiselle Marie Trichet à la Communauté de la Sagesse n'a pu être écrite qu'après 1731, puisque c'est à la fin de 1731 que Mademoiselle de la Coussaye est entrée au no-

viciat de cette Congrégation : il ne serait donc pas étonnant qu'en copiant des lettres écrites il y avait de si longues années, on ait pu croire que Mademoiselle Trichet était encore au noviciat de Châtellerault, quand elle les a reçues.

Bien que cette question ne soit pas d'une grande importance, nous croyons devoir faire connaître les raisons qui nous portent à penser que Marie-Louise de Jésus était rentrée dans sa famille, après quelques mois de noviciat à Châtellerault, quand elle reçut les deux lettres de son pieux directeur. Dans ces lettres, le saint missionnaire ne fait aucune allusion au séjour de sa pénitente dans une Communauté ; il cherche à l'encourager, en lui disant qu'elle sera religieuse, comme si elle craignait de ne pas le devenir, soit à cause de sa sortie d'un noviciat, soit à cause de sa mauvaise santé ; il lui parle de Poitiers comme si elle y était encore, et comme si elle lui eût reproché son changement et son refroidissement vis-à-vis des habitants de cette ville ; il l'engage à réunir quelques-unes de ses amies pour prier avec elles, d'une heure à deux heures, tous les lundis, jusqu'à la Pentecôte, ce qu'il n'aurait pas demandé à une novice qui a son règlement à suivre. L'auteur de la Vie de Marie-Louise de Jésus, imprimée en 1768, dit expressément qu'elle rassembla une soixantaine de ses amies pour faire dans l'église de Saint-Jean de Poitiers les prières demandées par son pieux directeur. Voici les deux lettres qu'il écrivit, à la fin de 1703, et qui peignent si bien l'état de son âme :

« MA CHÈRE FILLE EN NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

« Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs avec la divine Sagesse !

« Je sais plus par mon expérience que par votre lettre

que vous priez instamment votre Epoux pour ce chétif pécheur. Je ne puis reconnaître ce bienfait que par un retour de prières, lorsque je tiens au saint autel, entre mes mains criminelles, le Saint des saints : ce que je fais tous les jours. Continuez, redoublez même à demander pour moi, si c'est une pauvreté extrême, une croix très pesante, des abjections et des humiliations ; j'y consens, pourvu que vous le priiez en même temps de se trouver avec moi et de ne pas m'abandonner un instant, à cause de ma faiblesse infinie. Oh ! quelle richesse ! Oh ! quelle gloire ! Oh quel plaisir, si tout cela m'obtient la divine Sagesse, après laquelle je soupire nuit et jour ! Non, je ne cesserai jamais de demander ce trésor infini, et je crois fermement que je l'aurai, quand tous les anges, les hommes et les démons me diraient le contraire. Je crois vos prières trop efficaces, la bonté de notre Dieu trop tendre, la protection de la Sainte Vierge, notre bonne Mère, trop grande, les besoins des pauvres trop pressants, la parole et les promesses de Dieu trop expresses ; car encore que la possession de cette divine Sagesse serait impossible par les moyens ordinaires de la grâce, ce qui n'est pas, elle deviendrait possible par le moyen de la force avec laquelle nous la demandons, puisque tout est possible à celui qui croit, vérité immuable. Ce qui me fait encore dire que je l'aurai, ce sont les persécutions que j'ai eues et que j'ai tous les jours, jours et nuits. Je vous prie donc, ma chère fille, de faire entrer dans ce parti de prières quelques bonnes âmes vos amies, particulièrement jusqu'à la Pentecôte, et de prier avec elles, tous les lundis, depuis une heure jusqu'à deux. Je le ferai à la même heure. Envoyez-moi leurs noms par écrit. Je suis à l'hôpital général avec cinq mille pauvres, pour les faire vivre à Dieu, et pour mourir à moi-même. Ne m'accusez pas de changement ou de refroidissement à l'égard de ceux de Poitiers ; car mon Maître m'y a

conduit comme malgré moi ; il a en cela ses desseins, que j'adore sans les connaître ; et ne croyez pas non plus que des desseins temporels ou quelque créature me retienne ici : cela n'est pas. Je ne connais plus d'amis ici que Dieu seul. Ceux que j'avais faits autrefois à Paris m'ont abandonné. Je n'ai point fondé ici ni ne fonde sur les biens à venir de Madame de Saint-André ; je ne sais seulement pas si elle est à Paris, ni où elle demeure. Si je suis heureux de mourir ici, je le suis encore autant de mourir, à Poitiers, dans l'esprit de plusieurs, afin que Dieu seul y soit, Dieu seul. Vous serez religieuse, je le crois fermement. Croyez et priez. Ce 24 octobre 1703. »

Cette première lettre fut, peu de temps après, suivie d'une seconde non moins édifiante ; la date n'en est pas fixée.

« MA TRÈS CHÈRE FILLE,

« Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs !

« Ne croyez pas que l'éloignement des lieux et mon silence extérieur me fassent oublier votre charité pour moi, et celle que je dois avoir pour vous. Vous me marquez dans votre lettre que vos désirs sont toujours aussi forts, aussi ardents et continuels : c'est une marque infaillible qu'ils sont de Dieu. Il faut donc mettre votre confiance en Dieu ; assurez-vous que vous obtiendrez même plus que vous ne croyez. Le ciel, la terre passeraient plutôt que Dieu manquât de parole, en permettant qu'une personne qui espérait en lui avec persévérance fût frustrée dans son attente.

« Je sens que vous continuez à demander à Dieu pour ce chétif pécheur la divine Sagesse par le moyen des croix, des humiliations et de la pauvreté. Courage, ma chère fille, courage !

« Je vous ai des obligations infinies ; je ressens l'effet de vos prières, car je suis plus que jamais appauvri, crucifié, humilié. Les hommes et les diables me font, dans cette grande ville de Paris, une guerre bien aimable et bien douce. Qu'on me calomnie, qu'on me raille, qu'on déchire ma réputation, qu'on me mette en prison. Que ces dons sont précieux ! que ces mets sont délicats ! que ces grandeurs sont charmantes ! Ce sont les équipages et les suites nécessaires de la divine Sagesse, qu'elle fait venir dans la maison de ceux où elle veut habiter. Oh ! quand posséderai-je cette aimable et inconnue Sagesse ? Quand viendra-t-elle loger chez moi ? Quand serai-je bien orné pour lui servir de retraite, dans un lieu où elle est sur le pavé et méprisée ? »

« Oh ! qui me donnera à manger de ce pain d'entendement dont elle nourrit ses grandes âmes ! Qui me donnera à boire de ce calice dont elle désaltère ses serviteurs ? Ah ! quand serai-je crucifié et perdu au monde ? Ne manquez pas, ma chère enfant en Jésus, de répondre à mes demandes, pour satisfaire mes désirs. Vous le pouvez : oui, vous le pouvez, de concert avec quelques favorables amies. Rien ne peut résister à vos prières ; Dieu même, tout grand qu'il est, ne peut pas y résister. Il a été heureusement surmonté par une foi vive et une espérance ferme ; priez donc, soupirez ; demandez la divine Sagesse pour moi ; vous l'obtiendrez tout entière pour moi, je le crois. »

Dans ces deux admirables lettres, Montfort dévoile tout le fond de son âme. Quelle tendre pitié ! Quelle onction sainte ! Quel amour des humiliations, des croix et de la pauvreté ! Quel désir de la divine Sagesse ! Quel abandon à la sainte volonté de Dieu ! Disons-le aussi : Quelle vénération profonde pour cette jeune fille de 19 ans ! Quelle confiance illimitée dans ses prières ! Ah ! il fallait que le Serviteur de Dieu la sût bien avancée dans

la science de la croix, pour lui tenir un pareil langage. Dans ses lettres à son pieux directeur, Marie-Louise lui dévoilait aussi sans doute tous les secrets de son âme si pure et tous les soupirs de son cœur si plein d'amour de Dieu. Il est bien regrettable que ces lettres ne soient pas parvenues jusqu'à nous.

Nous avons dit qu'en quittant Poitiers le grand Serviteur de Dieu se dirigea vers la capitale. Il fit ce long voyage à pied comme toujours, mendiant son morceau de pain et son logement pour l'amour de Dieu, priant, méditant, et répandant partout sur son passage la semence de la divine parole et des bons exemples. Il alla tout d'abord s'offrir à l'hôpital de la Salpêtrière pour y soigner les pauvres et les malades qui étaient au nombre de quatre ou cinq mille, et travailler au salut de leurs âmes. Son offre fut acceptée. Il se mit donc au travail avec ce courage, ce zèle, cette patience et cette charité qu'on le vit toujours déployer en pareille circonstance.

« Il n'est pas concevable, dit M. Grandet, combien il se donna de peines et de mouvements pour instruire ceux qui ignoraient les vérités du salut, pour retirer de l'habitude du péché ceux qui y étaient plongés depuis plusieurs années, pour faire avancer les justes dans le chemin de la vertu, pour consoler les affligés et pour donner à tous une haute idée de Dieu et de l'énormité du péché. Il demeura quatre ou cinq mois dans cette maison, où il aurait volontiers passé le reste de ses jours ; mais le démon, jaloux du bien qu'il y faisait, donna du dégoût de sa conduite à quelques administrateurs qui la trouvaient trop singulière et trop sévère : c'est pourquoi, lorsqu'il s'y attendait le moins, il trouva, un soir, un congé par écrit sous son couvert, comme il allait se mettre à table pour manger un morceau de pain.

« Avant de sortir, il distribua tous ses meubles et tout ce qu'il avait aux pauvres, et changea un chapeau

neuf qu'on lui avait donné avec le vieux du portier, et, suivant l'Évangile, il secoua la poussière de ses souliers, en quittant le lieu où Dieu l'avait fait entrer, et d'où le démon le faisait sortir. »

Nous avons vu que le Bienheureux avait écrit une lettre à Marie-Louise de Jésus, à Poitiers, le 24 octobre 1703, pendant qu'il était à la Salpêtrière. Quelques jours après, c'est-à-dire le 27 du même mois, il écrivit également à sa sœur de Rambervillers, pour lui montrer la grandeur de sa vocation et l'engager à y correspondre.

« MA CHÈRE SŒUR EN JÉSUS-CHRIST,

« Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs !

« Je remercie tous les jours notre bon Dieu des miséricordes qu'il exerce envers vous : tâchez d'y correspondre par une entière fidélité à ce qu'il demande de vous. Si Dieu seul ne vous ouvre pas la porte du Couvent où vous êtes, n'y entrez pas, quand vous auriez une clef d'or pour vous en ouvrir la porte, car elle deviendrait la porte de l'enfer. Il faut une haute vocation pour les Filles du Saint-Sacrement, car l'esprit en est relevé. Toute véritable religieuse du Saint-Sacrement est une véritable victime de corps et d'esprit ; elle se nourrit de sacrifices continuels et universels ; le jeûne et les adorations sacrifient le corps, l'obéissance et le délaissement sacrifient l'âme ; en un mot, elle meurt tous les jours en vivant, et vit en mourant. Faites tout ce qu'on vous dira dans cette maison. Tout à vous.

« DE MONTFORT. »

« Comme des pierres, dit saint Grégoire le Grand, nous sommes frappés ici-bas, afin que là-haut nous puissions faire partie du temple du Seigneur, sans qu'il y

ait besoin de nous frapper de nouveau. » Qui pourrait compter tous les coups de marteau et de ciseau que reçut cette pierre précieuse que nous exposons aux regards ravis de nos lecteurs ! Dieu sans doute voulait en faire un des plus beaux ornements de son temple saint.

Rejeté de tous, excepté de quelques rares amis, le Bienheureux Louis de Montfort, en quittant la Salpêtrière, se retira dans un petit coin d'une chétive maison, à côté du noviciat des Jésuites. Peut-être recevait-il son pain de chaque jour de la main de ces pieux et charitables religieux qui lui furent toujours fidèles. « Il était si caché, si inconnu, dit M. Blain, que j'eus bien de la peine à le trouver dans ce lieu si semblable à l'étable de Bethléem. Ce n'était, en effet, qu'un petit réduit sous un escalier. Je n'y vis pour tout meuble qu'un petit pot de terre, et, je crois, un misérable lit qui n'était, aussi bien que le lieu, que propre pour des gueux et des malheureux. Mais Dieu savait le dédommager de sa pauvreté, des humiliations et des souffrances, par des communications si délicieuses que le Serviteur de Dieu passait la plus grande partie des jours et des nuits en oraison. Il en vint à douter si, pour s'abandonner à ce puissant attrait, il ne devait points'interdire, du moins pour un temps, les fonctions du ministère apostolique. Il vint en ce temps-là au petit séminaire de Saint-Sulpice, où j'étais alors, pendant que nous étions en récréation. La curiosité fut grande de savoir s'il n'avait rien perdu de sa première ferveur. On l'étudiait, on l'examinait, on l'interrogeait, et la conclusion fut qu'il était plus fervent que jamais. »

Une croix nouvelle vint s'ajouter encore à toutes celles qui pesaient déjà si lourdement sur ses épaules : il eut la douleur d'apprendre que sa sœur Louise était tombée malade pendant son noviciat. Du fond de sa pauvre

solitude, il lui écrivit la lettre suivante, pour l'encourager à faire un saint usage de ses souffrances. Cette lettre respire la sublime sagesse de la croix, qui n'est que folie aux yeux du monde ; mais Louise Grignon avait une âme assez chrétienne pour comprendre le langage de son frère.

« MA CHÈRE SŒUR,

« Que le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs !

« Je me réjouis d'apprendre la maladie que le bon Dieu vous a envoyée pour vous purifier comme l'or par le feu. Vous devez être comme une victime immolée sur l'autel du Roi des rois, à sa gloire éternelle. Quelle haute destination ! quelle sublime vocation !

« J'envie quasi votre bonheur. Or, quelle apparence que cette victime lui soit parfaitement agréable, si elle n'est entièrement purifiée de toutes taches, même des plus petites ! Ce Saint dessaints voit des taches où la créature ne voit que des beautés ; souvent sa miséricorde prévient en nous sa justice, en nous purifiant par la maladie qui est le fourneau ordinaire où il purifie ses élus. Quel bonheur pour nous de ce que Dieu veut lui-même nous purifier et apprêter sa victime selon son goût ! Combien d'autres laisse-t-il à elles-mêmes, ou à d'autres à purifier ! Combien d'autres qui sont reçues pour victimes, sans passer par les épreuves et au tamis de Dieu ! Courage donc, courage ! ne craignez pas le malin esprit qui vous dira souvent dans votre maladie : Tu ne seras point professe, à cause de ton incommodité ; sors du monastère, retourne chez tes parents, tu demeureras sur le pavé, tu seras à charge à tout le monde.

« Ayez le corps souffrant et le cœur constant, car rien ne vous convient mieux pour le présent que la maladie ;

demandez et faites demander la divine Sagesse pour moi qui suis, en Jésus-Christ et Marie,

« Votre frère, MONTFORT. »

La conduite du Bienheureux Louis de Montfort avait beau être un problème pour ceux qui ne comprenaient pas les voies de Dieu : sa patience, sa pauvreté, son obéissance, sa vie crucifiée, faisaient penser à lui, quand il fallait entreprendre des œuvres pénibles qui dépassaient le courage et la force des ouvriers évangéliques les plus dévoués. C'est par ce motif qu'il fut envoyé au Mont-Valérien, pour mettre la paix parmi les Frères Ermites qui y vivaient en communauté. Jaloux de l'édification que donnaient ces bons solitaires, l'esprit de ténèbres avait réussi à semer la division parmi eux. Écoutons ce que dit ici M. Blain :

« M. l'abbé Madot, depuis évêque de Châlons, qui était leur supérieur, ayant inutilement tenté d'y rappeler la paix, par lui et par d'autres, crut que M. Grignon était l'homme propre à les faire revenir par sa grande ferveur et son bon exemple. Il le pria donc de se charger de cette commission. Le Serviteur de Dieu l'accepta et partit aussitôt, par un temps fort rigoureux, pour aller sur cette montagne, la plus élevée des environs de Paris, où le vent, les orages, la pluie, la neige, le froid et toutes les intempéries des saisons se font sentir plus que partout ailleurs.

« Son recueillement, son esprit d'oraison, sa ferveur, sa mortification étonnèrent ces bons Frères et les renouvelèrent. Il suivait le train de leur règlement, se trouvait à tous leurs exercices, et leur donnait l'exemple de toutes les vertus les plus difficiles. Ces solitaires si austères ne paraissaient plus l'être devant lui, car à toutes leurs pénitences il ajoutait les siennes. Ils le

voyaient, entre les exercices communs, dans leur chapelle, toujours à genoux et en oraison, glacé et tremblant de froid, parce que sa pauvre soutane et peut-être quelque mauvaise camisole ne pouvaient pas le réchauffer et le défendre contre l'âpreté du froid, qui est plus piquant dans les endroits élevés. Ils en eurent pitié, et le prièrent de prendre un de leurs habits. Ainsi l'homme de Dieu, vêtu de la robe blanche de ces ermites, paraissait et vivait parmi eux comme l'un d'eux.

« Frappés de ces grands exemples de vertus, touchés par la grâce et l'onction de ses paroles, gagnés par sa douceur et son humilité, ils ne tardèrent pas à se rendre à ses désirs et à unir leur voix à la sienne pour rappeler parmi eux la paix et la concorde qui en étaient bannies. »

Après avoir rempli sa difficile mission d'une manière satisfaisante pour tous, le Bienheureux rentra à Paris et retourna avec joie à sa chère solitude. Là, caché au regard des hommes dans son misérable réduit, n'ayant que Dieu pour témoin, il continua, comme par le passé, à se livrer à la prière et à l'oraison, et à exercer sur son corps les plus rudes pénitences. Il attendait avec patience que le ciel lui fit connaître sa sainte volonté.

## CHAPITRE VII.

LES PAUVRES DE L'HÔPITAL DE POITIERS ÉCRIVENT A M. LÉCHASSIER POUR DEMANDER LEUR AUMÔNIER. — LETTRE DU BIENHEUREUX A SA SŒUR. — IL RETOURNE A POITIERS. — IL RENTRE A L'HÔPITAL, AINSI QUE MARIE-LOUISE DE JÉSUS. — NOUVELLE ÉPREUVE. — IL ABANDONNE DÉFINITIVEMENT L'HÔPITAL.

L'évêque de Poitiers et les administrateurs de l'hôpital regrettaient vivement le départ du saint aumônier, dont ils avaient été à même d'apprécier l'intelligence et le zèle ; mais les pauvres le regrettaient plus vivement que personne, et plus que personne ils soupiraient après son retour. Ayant appris, soit par Marie-Louise de Jésus, soit par le Père de la Tour, son confesseur, qu'il se laissait ordinairement guider par M. Léchassier, ils adressèrent à celui-ci la lettre suivante, afin qu'il leur rendit leur ami, leur bienfaiteur et leur père :

« De l'hôpital général de Poitiers, ce 9 mars 1704.

« MONSIEUR,

« Par la mort et la Passion du bon Jésus,

« Nous, quatre cents pauvres, vous supplions très humblement, par le plus grand amour et la gloire de Dieu, nous faire venir notre vénérable pasteur, celui

qui aima tant les pauvres, Monsieur Grignon. Hélas ! Monsieur, nous ressentons plus que jamais la perte que nous avons faite pour le salut de nos âmes ; car, pour les biens de ce monde, ce n'est pas ce qui nous inquiète : la Providence fournit à nos besoins, et nous croyons que, par ses prières, il nous a obtenu de Dieu une nouvelle Supérieure qui a toutes les conditions qu'on peut souhaiter pour les choses temporelles. Elle est de grande qualité, très riche veuve, qui a pourvu ses enfants richement. Le démon n'en veut qu'à nos âmes ; et, pour cela, il a remué toutes sortes de machines et de tentations, pour faire déchoir l'œuvre de Dieu et faire en aller celui qui faisait tant de conquêtes au bon Jésus. La moisson est très grande, il y a très peu d'ouvriers : il prévoyait bien cela ; et même, ceux qui nous le devaient conserver ont été les premiers à se laisser séduire par la tentation. Quel détriment de la gloire de Dieu ! Nous voyons tous les jours, visiblement, que l'édifice qu'il avait commencé, pour n'être pas assez affermi, se va détruisant petit à petit ; et, comme dans cette maison c'est un flux et reflux de monde, qui entre et sort, il y a toujours à convertir plusieurs âmes.

« Mon très cher Monsieur, nos besoins pressants ne toucheront-ils point votre cœur qui aime Dieu et sa gloire et le salut des âmes ? Quel grand bien vous feriez de nous envoyer notre ange ! Vous en auriez une grande gloire dans le ciel. Les pauvres sont toujours méprisés, et on n'écoute point leurs humbles demandes. Nous le demandons bien à notre illustre et révérendissime évêque, qui nous a dit qu'il l'avait demandé deux fois ; les grands ne veulent point être refusés, et, pour cela, il faut que l'intérêt de Dieu soit mis en oubli. Nous, nous croyons que votre charité et zèle des âmes nous accordera cette grande grâce que nous vous

demandons par toutes les amabilités du bon Jésus et de la Sainte Vierge Mère de Dieu.

« Seigneur ! s'il était avec cette nouvelle Supérieure, quels règlements et quelles justices ne ferait-il point observer dans cette maison ! Pardon, mon bon Monsieur, de la hardiesse que nous prenons ; c'est notre indigence de toute manière qui nous fait vous importuner, et les grandes peines que nous avons. Il y a quelques-uns de nos bons pauvres qui disent avoir vu le démon se moquer et rire de nous, d'avoir été victorieux ; mais vous savez mieux que nous que l'heure du Seigneur est toujours combattue par ce malheureux qui tâche de nous perdre par ses grandes tentations. Enfin, mon Dieu, consolez-nous et nous pardonnez nos grands péchés qui nous ont attiré pareille disgrâce ; si nous pouvons une fois le revoir, nous serons plus obéissants et fidèles à nous donner à notre bon Dieu, et le priérons, Monsieur, de vous conserver et augmenter les bénédictions et la persévérance finale.

« LES PAUVRES DE POITIERS. »

M. Léchassier ne refusa pas sans doute de faire connaître au Serviteur de Dieu le contenu de cette lettre si touchante. Celui-ci, cédant aux instances qui lui étaient faites, se prépara donc à quitter Paris pour se rendre à son poste ; mais auparavant il voulut répondre à sa sœur de Rambervillers, qui venait de lui annoncer qu'elle avait eu le bonheur de faire sa profession religieuse, le 2 février, en la fête de la Présentation de Notre-Seigneur et de la Purification de la Sainte Vierge. Voici cette admirable et édifiante réponse :

« CHÈRE VICTIME EN JÉSUS-CHRIST,

« Le pur amour de Dieu règne dans nos cœurs !

« Je ne puis assez remercier notre bon Dieu de la

grâce qu'il vous a faite de vous avoir rendue une parfaite victime de Jésus-Christ, amante du Très Saint-Sacrement et le supplément de tant de mauvais chrétiens et de prêtres infidèles. Quel honneur à votre corps d'être immolé surnaturellement pendant une heure d'adoration du Très-Haut ! Quel honneur pour votre âme de faire ici-bas, sans goût, sans connaissance, sans lumière de gloire, avec la seule obscurité de la foi, ce que les anges et les saints font dans le ciel avec tant de goût et de lumière ! Qu'une fidèle adoratrice rend de gloire à mon Dieu sur la terre ! Mais qu'elle est rare ! puisque tout le monde, même les plus spirituels, veulent goûter et voir : autrement ils se dégoûtent et se ralentissent ; cependant, *sola fides sufficit*, la seule foi suffit. Enfin, enfant fidèle du Très-Saint-Sacrement, quelle utilité, quelle richesse et quel plaisir pour vous aux pieds de ce riche et honorable Seigneur des seigneurs ! Courage, courage ! Enrichissez-vous, réjouissez-vous, en vous consumant chaque jour comme une lampe ardente. Plus vous donnerez du vôtre, plus vous recevrez du divin.

« Après vous avoir félicitée, n'ai-je pas raison de me féliciter moi-même, sinon comme votre frère, du moins comme votre prêtre ? Car quelle joie, quel bien pour moi d'avoir la moitié de mon sang qui répare par des sacrifices amoureux les outrages que j'ai, hélas ! tant de fois faits au bon Jésus dans le Très Saint-Sacrement tant par des communions faites avec tiédeur, que par des oublis et des abandons étranges ! Oh ! je triomphe en vous et en toutes vos dignes Mères, parce que vous avez obtenu les grâces dont moi et les autres ministres infidèles des autels, nous rendons indignes par notre peu de foi.

« Je pars incessamment pour l'hôpital de Poitiers.

Je vous prie, ma sœur, de n'aimer que Jésus seul en Marie et par Marie Dieu seul et en lui seul.

« Tout à vous.

« MONTFORT. »

Est-il rien de plus tendre, de plus pur, de plus délicieux, de plus saintement affectueux que cette lettre et toutes les autres que le Serviteur de Dieu écrivait en particulier à sa sœur Marie-Catherine de Saint-Bernard et à sa fille spirituelle Marie-Louise de Jésus ! « Quelle charité ardente ! s'écrie M. Pauvert. Quel père, écrivant à sa fille, a jamais trouvé un dévouement si absolu, une affection si tendre ! Saint Paul, en flétrissant le paganisme, lui reproche d'avoir tué l'affection : *sine affectione*. (Rom. I, 31.) Au contraire, la rédemption de Jésus-Christ a donné aux affections de l'âme humaine les trois caractères de l'amour divin : la force, la générosité, la tendresse. Lisez les Epîtres de saint Paul. Comme cette âme fouguese est pourtant pétrie de charité et de mansuétude ! Lisez dans l'austère saint Bernard ses adieux à son frère, dont il vient de faire les funérailles : jamais voix humaine ne fut aussi déchirante ni si pleine de sanglots. Le vénérable de Montfort avait la trempe de ces grandes âmes : comme il se haïssait lui-même, il déversait sur Dieu et sur ses frères toute l'énergie de la faculté aimante que les impies et les mauvais chrétiens absorbent pour leur égoïsme. »

Cédant aux sollicitations de l'évêque de Poitiers, aux instances des administrateurs de l'hôpital général de cette ville et aux cris des pauvres, l'homme de Dieu s'éloigna enfin de la capitale. Il fit son voyage à pied, comme tous les autres, sans argent et mendiant son morceau de pain et son logement. « On lui avait donné

dix écus, dit M. Blain, pour faire son voyage; mais, selon sa noble coutume, il commença, avant de partir, par remettre cette aumône entre les mains des pauvres, comme s'il n'en eût été que le simple dépositaire. Il était l'homme du monde le moins inquiet sur sa personne et sur ses besoins; après s'être abandonné entre les mains de Dieu, il ne croyait pas jamais manquer de rien. Ainsi fondé sur sa vigilance et sur ses soins, il continua de marcher sur les frais de la divine Providence, sans craindre d'épuiser ses trésors ou de lasser ses libéralités. »

Arrivé à Poitiers, il reçut de la part des pauvres de l'hôpital les témoignages du plus profond respect et de la plus tendre affection. On fit des feux de joie en son honneur. Les administrateurs eux-mêmes lui montrèrent toute leur confiance, en le priant d'accepter la place de directeur qui était vacante, et qu'il accepta en effet. C'était un vrai triomphe pour le Serviteur de Dieu; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée, comme nous le verrons bientôt. Le saint missionnaire ne manqua pas de profiter de l'occasion favorable qui se présentait pour faire rentrer à l'hôpital Marie-Louise de Jésus, qui n'avait pas de plus grand désir que celui-là. On doit croire que tel était aussi le désir de l'évêque, des administrateurs et des pauvres. La première Fille de la Sagesse reprit donc avec joie son habit religieux pour ne le plus quitter, et se renferma dans cet hôpital, où elle passa dix années, au milieu des pauvres et des malades, dans l'exercice de toutes sortes de bonnes œuvres et dans la pratique des plus sublimes vertus.

Le Bienheureux Louis de Montfort ne négligea rien de ce qui pouvait être utile à l'accomplissement de la mission dont il s'était chargé. Il ne cessait de donner aux pauvres et aux malades tous les soins corporels et

spirituels dont ils pouvaient avoir besoin. Il était parfaitement secondé par un sous-directeur, appelé M. Dubois, qui devait le remplacer au bout de quelques mois. Dans une lettre à M. Grandet, en date du 25 mai 1718, M. Dubois raconte ce dont il a été témoin et montre que le Serviteur de Dieu ne s'oubliait pas lui-même, en s'occupant des autres avec toute l'ardeur dont il était capable.

« Monsieur Grignon, dit-il, a toujours été si ingénieux à cacher ses grâces intérieures et tout ce qui aurait pu lui attirer quelque estime singulière, qu'il n'y a guère que ses confesseurs qui en puissent parler avec certitude; mais pendant trois mois environ que j'ai demeuré avec ce saint prêtre et travaillé sous lui à l'hôpital général, j'ai été si attentif à considérer avec admiration toute sa conduite extérieure qu'il m'aurait été impossible de n'en pas tirer de pieuses conséquences en faveur de sa sainteté intérieure.

« Depuis quatre heures du matin jusqu'à dix heures du soir, on ne l'a jamais vu un seul instant dans l'inaction. Ses exercices de piété n'étaient jamais interrompu que par des exercices de charité publique ou de mortification cachée. L'oraison mentale, l'office divin, la célébration des saints mystères, les exercices du confessionnal, les prédications, les catéchismes, la visite des malades ou des pécheurs, le chant des cantiques spirituels l'occupaient continuellement et successivement. Malgré des travaux si pénibles et si continuels, il jeûnait sévèrement et exactement trois fois par semaine, mercredi, vendredi et samedi, le premier jour jusqu'au soir, et cet unique repas était un potage maigre avec deux œufs et un peu de fromage.

« Toujours il était chargé de chaînes de fer autour du corps et des bras, si étroitement qu'à peine pouvait-il se courber, et meurtri par des macérations san-

glantes et fréquentes. Il couchait sur un peu de paille et fort mal couvert. Il ne mangeait souvent que du pain bis, et toujours avec les deux tiers ou les trois quarts d'eau dans son vin. A tous nos repas du soir et du matin, il faisait ordinairement mettre à notre table un pauvre, à qui il donnait à boire dans son verre qu'il emplissait de vin et d'eau, afin qu'il en restât au moins le tiers qu'il prenait ensuite adroitement, en y remettant une goutte d'eau ou du vin pour cacher son premier dessein ; et ce qui aurait fait horreur à tout autre qu'à lui, c'est que ordinairement le pauvre dont il buvait le reste, était atteint d'écrouelles ou de quelque autre mal dangereux et capable de causer de l'horreur. Cependant il n'en a jamais été incommodé. »

Jaloux de tant de vertus et irrité de tout le bien qui s'opérait à l'hôpital, le démon mit tout en œuvre pour déchaîner contre l'homme de Dieu une nouvelle tempête. Bientôt, en effet, il se vit en butte à toutes sortes de tracasseries de la part des gouvernantes, toujours ennemies des réformes salutaires qu'il avait introduites dans la maison. Celles-ci, à l'aide de quelques méchants pauvres, parvinrent même à indisposer les administrateurs contre celui qu'ils avaient accueilli naguère avec tant de joie, et auquel ils avaient donné une si grande marque de confiance. Voyant qu'il lui était impossible de faire désormais à l'hôpital le bien qu'il désirait, et d'ailleurs se sentant toujours attiré vers les missions, il résolut de s'éloigner pour toujours. Accoutumé à ne pas se conduire par lui-même dans les choses importantes, il consulta le Père de la Tour, son confesseur, et un autre ecclésiastique dans lequel il avait une grande confiance ; l'un et l'autre lui conseillèrent de mettre son dessein à exécution.

Ce saint prêtre, qui avait si souvent exposé ses peines à Marie-Louise de Jésus, voulut encore avoir son

avis, avant de se déterminer. Qu'il est beau de voir ce grand Serviteur de Dieu, qui guidait si bien les autres dans les voies les plus difficiles, demander conseil à une jeune fille de 20 ans, dans une affaire importante qui le regarde personnellement ! Mais voilà quelque chose de plus beau encore peut-être : cette jeune fille qui va perdre pour longtemps son guide et son appui, dans le moment où elle en a le plus grand besoin, n'hésite pas à lui conseiller de s'éloigner. Non, non, ce ne sont point là des âmes ordinaires. La décision de Marie-Louise fit sur le cœur du saint missionnaire une impression de joie qu'il ne voulut pas lui laisser apercevoir ; il se contenta de répondre : « Ma fille, vous avez raison, et je suivrai votre conseil. » Avant de se retirer, il lui donna à son tour un dernier conseil, et lui laissa une dernière espérance : « Ma fille, lui dit-il, ne sortez point de cet hôpital de dix ans. Quand l'établissement des Filles de la Sagesse ne se ferait qu'au bout de ce terme, Dieu serait satisfait, et ses desseins sur vous seraient accomplis. » Après ces dernières paroles, il partit, emporté par le souffle de Dieu comme une nuée féconde qui allait répandre en beaucoup de contrées une abondante rosée de la grâce céleste.